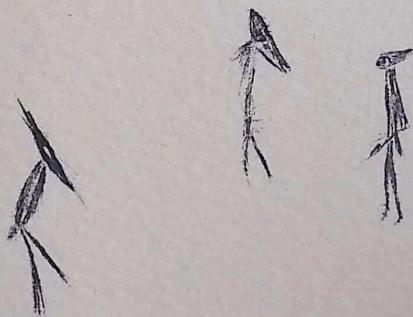


HENRI MICHAUX

*Retrato de
los meidosems*

*Edición, traducción y propuesta de lectura
de CHANTAL MAILLARD*



COLECCIÓN LA CRUZ DEL SUR

•

EDITORIAL PRE-TEXTOS



RETRATO DE LOS MEIDOSEMS

BAJO EL PATROCINIO DE
SARAH GIRRI
Y JORGE GALLARDO

BUENOS AIRES

Henri Michaux

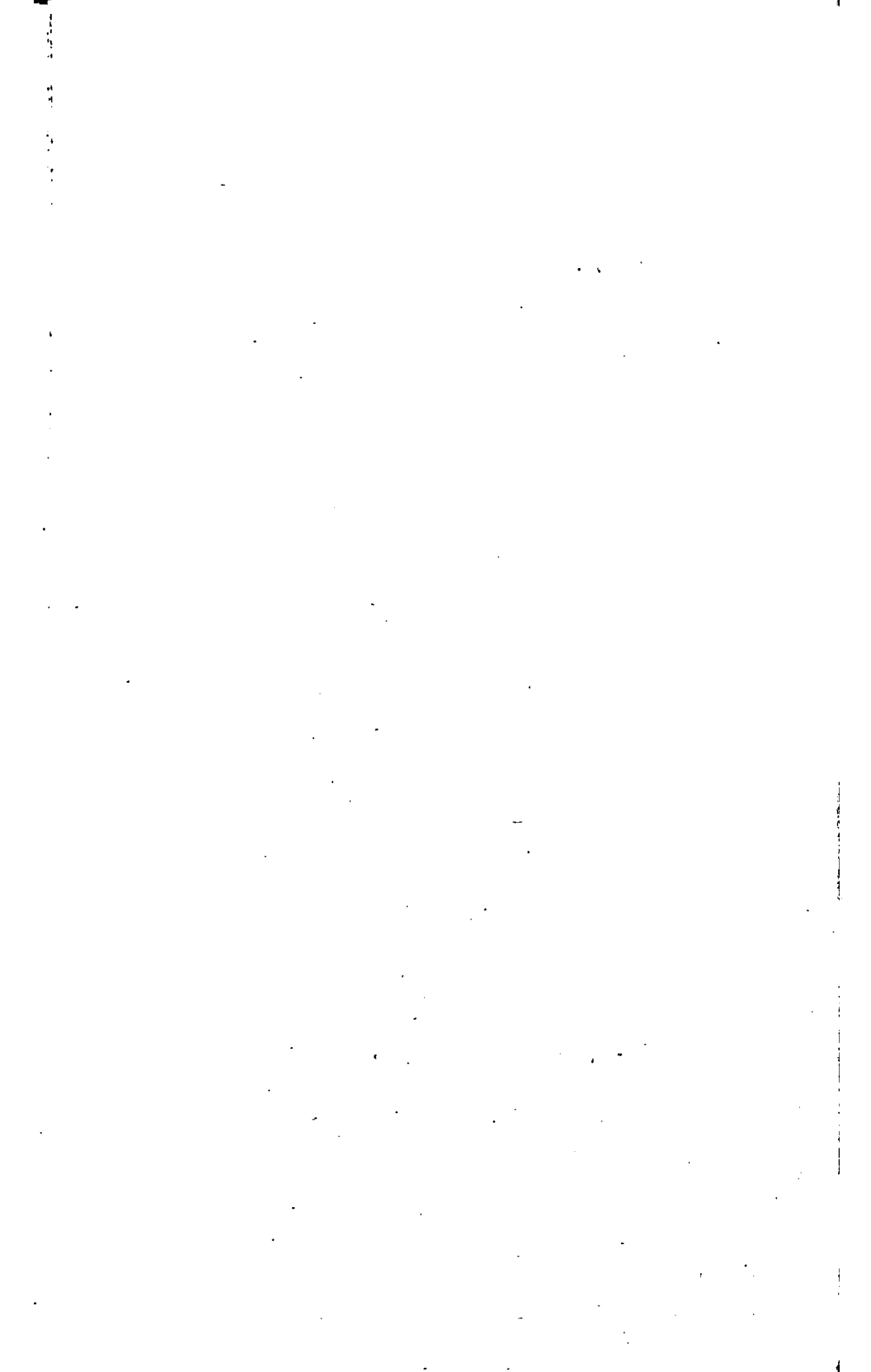
RETRATO DE
LOS MEIDÓSEMS

Edición, traducción y propuesta de lectura
de CHANTAL MAILLARD

COLECCIÓN LA CRUZ DEL SUR • EDITORIAL PRE-TEXTOS



MADRID • BUENOS AIRES • VALENCIA • 2008

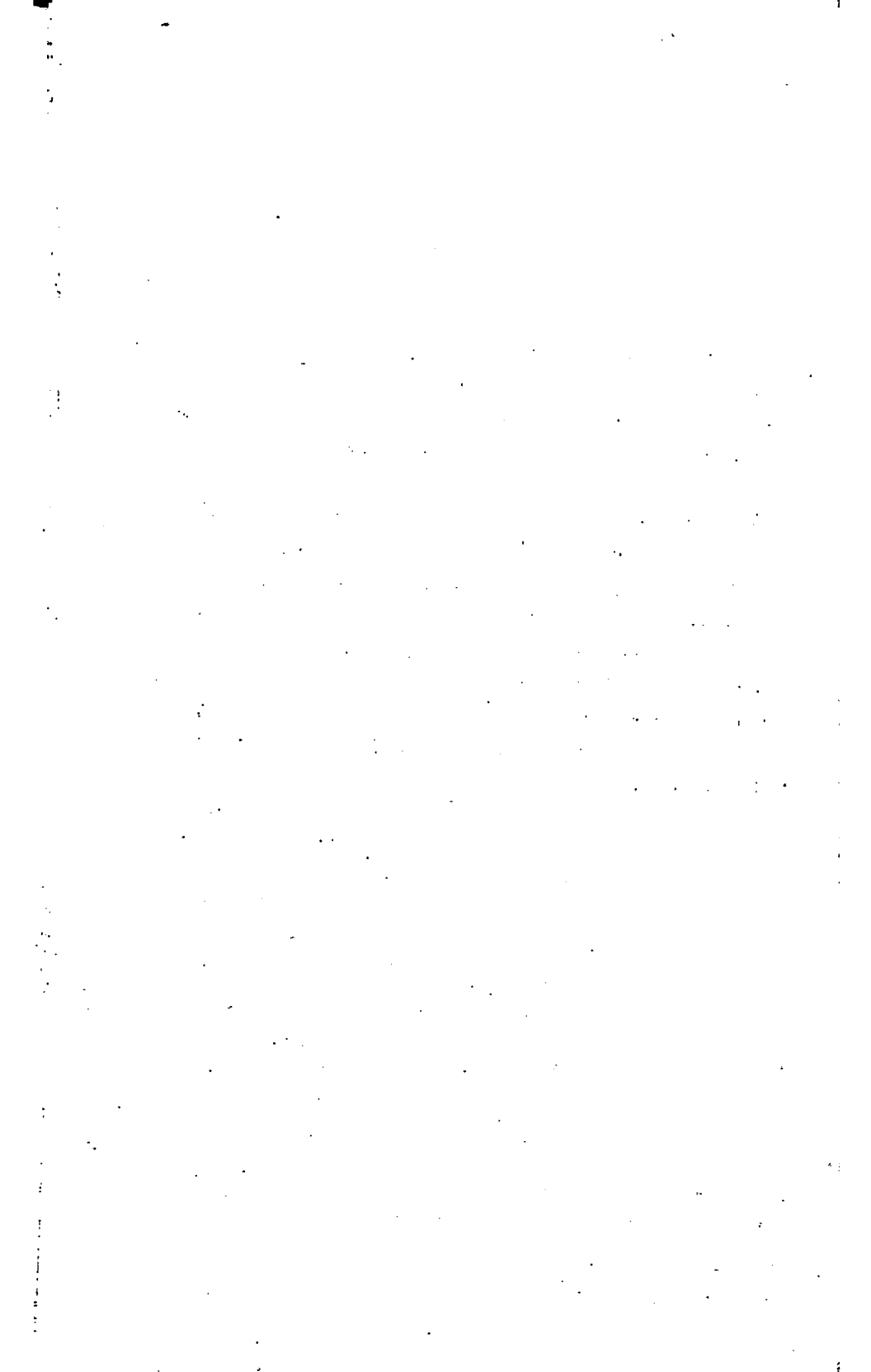


NOTA A LA EDICIÓN

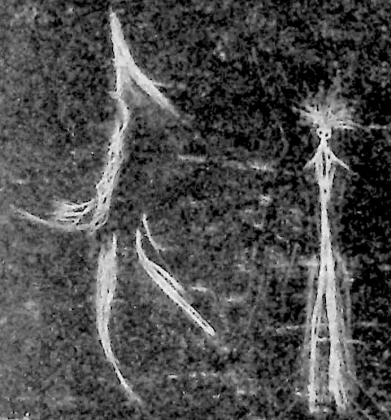
Retrato de los meidosems fue publicado por primera vez con el título *Meidosems* en 1948 en la editorial Le Point du Jour. Iba acompañado de doce litografías realizadas por el propio autor. En 1949, el texto fue incorporado en el volumen titulado *La vie dans les plis*, en edición de Gallimard, con el título definitivo de *Retrato de los meidosems*. Esta segunda edición prescindió de las litografías y de uno tan sólo de los fragmentos originales. La presente edición reproduce la versión última del texto, pero recupera el material gráfico original.

Con el fin de no influenciar la interpretación del lector, he optado por situar el relato de mi itinerario de lectura al final del volumen. Mi intención es la de invitarle a realizar no una doble lectura sino dos lecturas, la primera libre, en la medida de lo posible, de información.

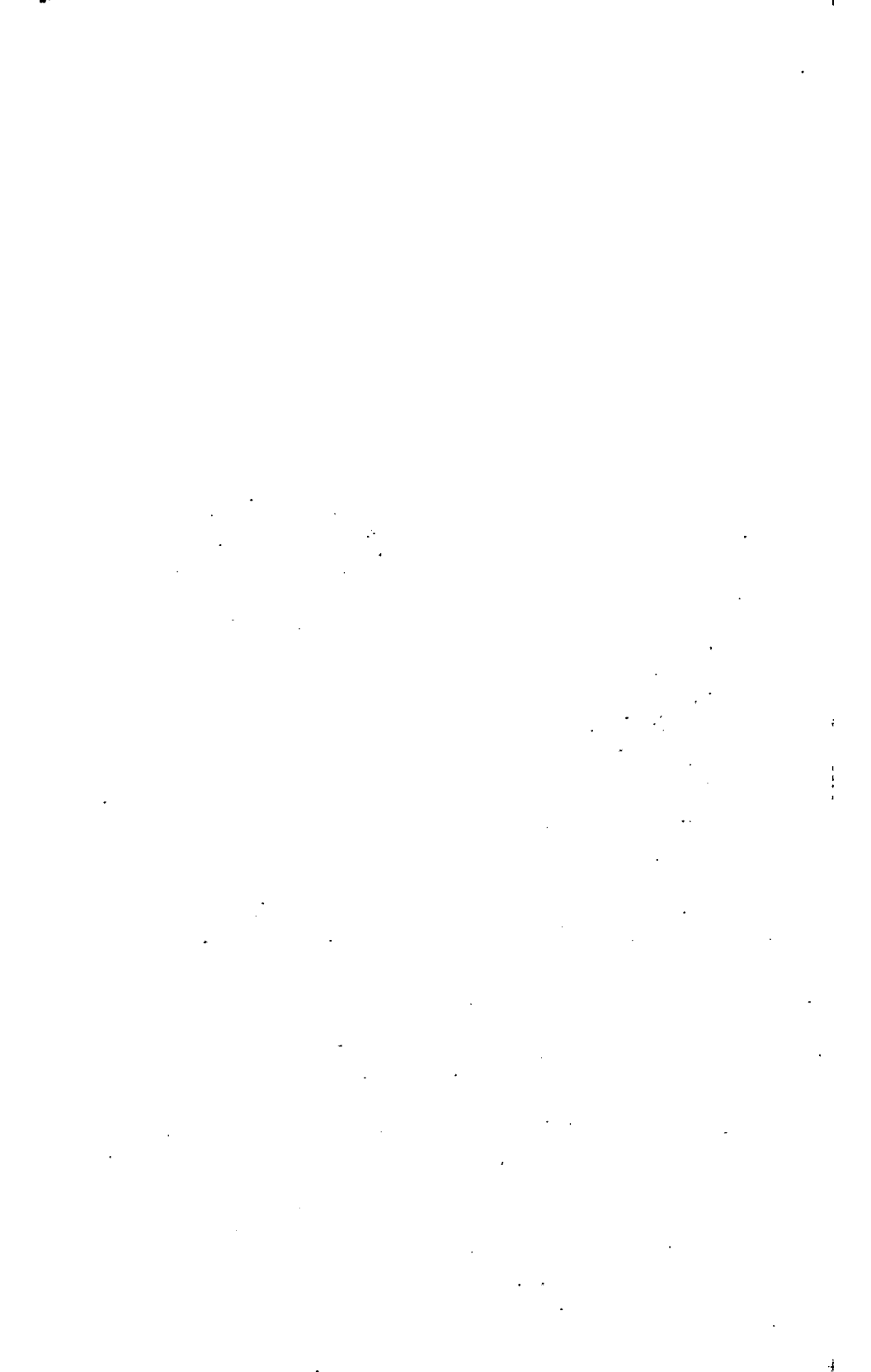
Ch. M.

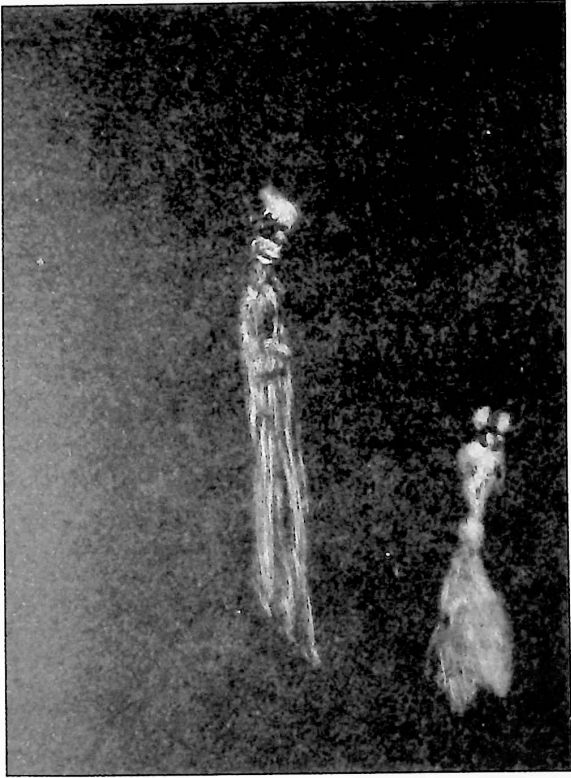


MEIDOSEMS



Henri Muehlenberg





PORTRAIT DES MEIDOSEMS

RETRATO DE LOS MEIDOSEMS

D'AILLEURS, comme toutes les Meidosemmes, elle ne rêve que d'entrer au Palais de Confettis.

ADEMÁS, como todas las meidosems, sólo sueña con entrar en el Palacio de los Confetis.

ET pendant qu'il la regarde, il lui fait un enfant d'âme.

Y mientras la contempla, le hace un hijo de alma.

IMMENSITÉ déserte. Château pareillement désert. Altier, mais désert. Et pendille son enfant dans le vent, dans la pluie.

Pourquoi? Parce qu'il ne pourrait le ramener chez lui, vivant. Du moins il ne sait comment s'y prendre. Et pendille son enfant dans le vent et la pluie. Dans ce dénucement il vit. Maigrement.

Et tous deux de cela ils souffrent. Mais ils n'arrivent pas à changer la situation qui en aurait tellement besoin.

Maintenant U. L. Voici les rapports qu'il a avec le sien. Son enfant à lui n'est pas si loin. Pas à plus de dix pas. Cela n'en vaut guère mieux. A peine s'il l'observe. De loin en loin, il lui fait : " Tut! Tut! " C'est tout. Ils n'ont pas d'autre commerce. Ce n'est pas très réconfortant. Non, ce n'est pas très réconfortant : " Tut! Tut! " crié d'un souffle d'ailleurs retenu. Pauvre secours. Mais pas nul, pourtant, non, pas nul.

Les Meidosems ont encore bien d'autres façons fâcheuses de traiter leurs enfants d'âme. Il faudra en parler. Il n'y a guère d'enfants d'âme heureux.

INMENSIDAD desierta. Castillo igualmente desierto. Altivo, pero desierto. Y se balancea su hijo en el viento, en la lluvia.

¿Por qué? Porque no podría traerlo de vuelta a casa vivo. O no sabe cómo hacer para ello. Y se balancea su hijo en el viento y la lluvia. En esa carencia vive. Pobremente.

Y de ello sufren ambos. Pero no logran cambiar la situación que tanto lo necesitaría.

Ahora U.L. Ésta es la relación que mantiene con el suyo. Su hijo no está tan lejos. Sólo está a diez pasos. No es mucho mejor. Apenas si lo observa. Desde lejos, le hace: “¡Tut! ¡Tut!” Eso es todo. No tienen otro contacto. No es muy reconfortante. No, no es muy reconfortante: “¡Tut! ¡Tut!”, gritado en un soplo, por lo demás, contenido. Pobre ayuda. No del todo inútil, sin embargo, no del todo.

Los meidosems tienen también otras maneras enojosas de tratar a sus hijos de alma. Hablaremos de ellas. Ciertamente no hay hijos de alma felices.

L'HORLOGE qui bat les passions dans l'âme des Meidosems s'éveille. Son temps s'accélère. Le monde alentour se hâte, se précipite, allant vers un destin soudain marqué.

Le couteau qui travaille par spasmes attaque, et le bâton qui baratte le fond s'agite violemment.

EL reloj que marca las pasiones en el alma de los meidosems se despierta. Su tiempo se acelera. El mundo, alrededor, se apresura, se precipita dirigiéndose hacia un destino de repente señalado.

El cuchillo que trabaja espasmódicamente ataca, y el palo que remueve el fondo se agita con violencia.

TRENTE-quatre lances enchevêtrées peuvent-elles composer un être? Oui, un Meidosem. Un Meidosem souffrant, un Meidosem qui ne sait plus où se mettre, qui ne sait plus comment se tenir, comment faire face, qui ne sait plus être qu'un Meidosem.

Ils ont détruit son " un ".

Mais il n'est pas encore battu. Les lances qui doivent lui servir utilement contre tant d'ennemis, il se les est passées d'abord à travers le corps.

Mais il n'est pas encore battu.

¿PUEDEN acaso treinta y cuatro lanzas imbricadas componer un ser? Sí, un meidosem. Un meidosem doliente, un meidosem que no sabe ya cómo ponerse, que no sabe ya cómo comportarse, cómo hacer frente, que ya tan sólo sabe ser un meidosem.

Han destruido su “uno”.

Pero aún no está vencido. Con las lanzas que deberían serle útiles contra tantos enemigos, primero se ha traspasado el cuerpo.

Pero aún no está vencido.

ILS prennent la forme de bulles pour rêver, ils prennent la forme de lianes pour s'émouvoir.

Appuyée contre un mur, un mur du reste que personne ne reverra jamais, une forme faite d'une corde longue est là. Elle s'enlace.

C'est tout. C'est une Meidosemme.

Et elle attend, légèrement affaissée, mais bien moins que n'importe quel cordage de sa dimension appuyé sur lui-même.

Elle attend.

Journées, années, venez maintenant. Elle attend.

TOMAN forma de burbuja para soñar; toman forma de liana para conmovearse.

Apoyada contra un muro, un muro que, por lo demás, nadie nunca volverá a ver, hay una forma hecha de una cuerda larga. Se entrelaza.

Eso es todo. Es una meidosem.

Y espera, ligeramente desplomada, aunque mucho menos que cualquier cordaje de su dimensión que se apoyara sobre sí mismo.

Espera.

Días, años, venid ahora. Ella espera.

L'ÉLASTICITÉ extrême des Meidosems, c'est là la source de leur jouissance. De leurs malheurs, aussi.

Quelques ballots tombés d'une charrette, un fil de fer qui pendille, une éponge qui boit et déjà presque pleine, l'autre vide et sèche, une buée sur une glace, une trace phosphorescente, regardez bien, regardez. Peut-être est-ce un Meidosem. Peut-être sont-ils tous des Meidosems... saisis, piqués, gonflés, durcis, par des sentiments divers...

LA extrema elasticidad de los meidosems: he aquí la fuente de su gozo. De sus desdichas, también.

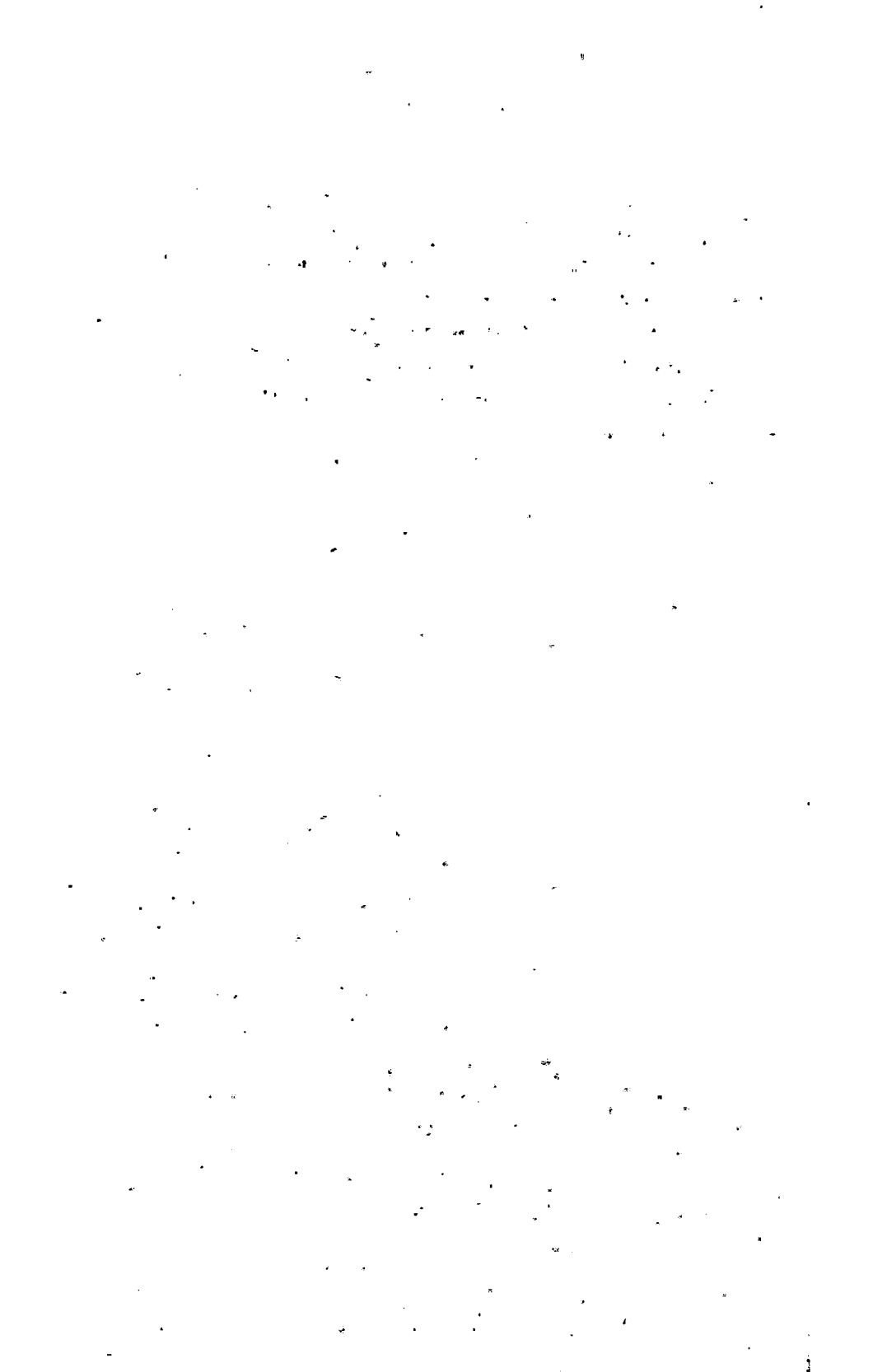
Unas balas caídas de un carro, un alambre que se balancea, una esponja que embebe, ya casi empapada, la otra vacía y seca, un vaho sobre un espejo, una huella fosforescente, miren con atención, miren. Puede que sea un meidosem. Puede que todos sean meidosems... sobrecogidos, aguijoneados, henchidos, endurecidos por sentimientos varios...

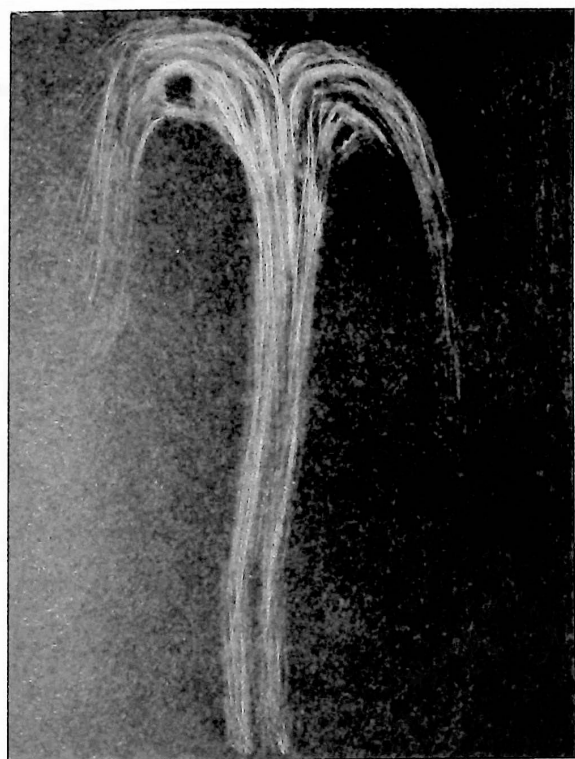
CE troupeau qui vient là, comme des pachydermes lents, avançant à la file, leur masse est et n'est pas. Qu'en feraient-ils? Comment la porteraient-ils? Cette lourdeur, cette démarche ankylosée n'est qu'un parti qu'ils ont pris pour échapper à leur légèreté qui les épouvante à la longue.

Et va le cortège des énormes baudruches qui essaie de s'en faire accroire.

ESE rebaño que aquí llega, como lentos paquidermos, avanzando en fila, su masa es y no es. ¿Qué harían con ella? ¿Cómo la llevarían? Esta pesadez, estos andares anquilosados no son más que una compostura que han adoptado para escapar a una ligereza que les espanta, a la larga.

Y ahí va el cortejo de los enormes muñecos inflables alardeando de lo que no son.





SUR ses longues jambes fines et incurvées, grande,
gracieuse Meidosemme.

Rêve de courses victorieuses, âme à regrets et projets,
âme pour tout dire.

Et elle s'élançe éperdue dans un espace qui la boit sans
s'y intéresser.

SOBRE sus largas piernas finas y curvadas, grande,
graciosa meidosem.

Sueña con carreras victoriosas, alma de añoranzas y
proyectos, alma sin más.

Y se lanza, perdidamente, a un espacio que la bebe sin
interesarse por ella.

CES centaines de fils parcourus de tremblements électriques, spasmodiques, c'est avec cet incertain treillis pour face que le Meidosem angoissé essaie de considérer avec calme le monde massif qui l'environne.

C'est avec quoi il va répondre au monde, comme une grelottante sonnerie répond.

Tandis que secoué d'appels, frappé, et encore frappé, appelé et encore appelé, il aspire à un dimanche, un dimanche vrai, jamais arrivé encore.

CON esos centenares de cables recorridos por temblores eléctricos, espasmódicos, con ese inestable amasijo por rostro, el meidosem angustiado procura considerar con calma el mundo compacto que le rodea.

Con ello es con lo que responderá al mundo, como responde un timbre tembloroso.

Y mientras se halla sacudido por los reclamos, zarandeado y vuelto a zarandear, reclamado y vuelto a reclamar, aspira a un domingo, un domingo de verdad, que no acaba de llegar.

LE voilà qui file comme un obus. Vitesse que l'oeil ne peut suivre. Qu'arrivera-t-il? Qu'il se rompra en cent morceaux à l'arrivée, à coup sûr et dans le sang. Oh non, il n'est même pas parti.

Il n'est parti que de sa marche d'âme.

HELO aquí que pasa como un obús. Velocidad que el ojo es incapaz de seguir. ¿Qué ocurrirá? Que se romperá en mil pedazos al llegar, sin duda alguna, y bañado en sangre. Pues no, ni siquiera salió.

Salió tan sólo a su paso de alma.

C'EST aujourd'hui l'après-midi du délassement des Meidosemmes. Elles montent dans les arbres. Pas par les branches, mais par la sève.

Le peu de forme fixe qu'elles avaient, fatiguées à mort, elles vont la perdre dans les rameaux, dans les feuilles et les mousses et dans les pédoncules.

Ascension ivre, douce comme savon entrant dans la crasse. Vite dans l'herbette, lentement dans les vieux trembles. Suavement dans les fleurs. Sous l'infime mais forte aspiration des trompes de papillons, elles ne bougent plus.

Ensuite, elles descendent par les racines dans la terre amie, abondante en bien des choses, quand on sait la prendre.

Joie, joie qui envahit comme envahit la panique, joie comme sous une couverture.

Il faut ensuite ramener à terre les petits des Meidosems qui, perdus, éperdus dans les arbres, ne peuvent s'en détacher.

Les menacer, ou encore les humilier. Ils s'en reviennent alors, on les détache sans peine et on les ramène, emplis de jus végétal et de ressentiment.

HOY es la tarde de solaz de las meidosems. Se suben a los árboles. No por las ramas, sino por la savia.

Totalmente agotadas, perderán en los ramos, en las hojas, los líquenes y los pedúnculos la escasa forma estable que tenían.

Ascenso ebrio, suave como jabón penetrando en la mugre. Velozmente en la hierbecilla, lentamente en los viejos álamos. Suavemente en las flores. Bajo la diminuta pero fuerte aspiración de las trompas de mariposas, dejan de moverse.

Luego descienden por las raíces hacia dentro de la tierra amiga, abundante en tantas cosas, cuando se la sabe conquistar.

Gozo, gozo que invade como invade el pánico, gozo como bajo una manta.

Después, hay que bajar al suelo a las crías de los meidosems que, desperdigadas, extraviadas en los árboles, no pueden desprenderse de ellos.

Amenazarlas, o incluso humillarlas. Entonces vuelven en sí, se las desprende con facilidad y se las trae de vuelta, repletas de jugo vegetal y de resentimiento.

DANS la glace, les cordons de ses nerfs sont dans la glace.

Leur promenade y est brève, travaillée d'élançements, de barbes d'acier sur le chemin du retour au froid du Néant.

La tête crève, les os pourrissent. Et les chairs, qui parle encore de chairs? Qui s'attend encore à des chairs?

Cependant, il vit.

L'horloge roule, l'heure s'arrête. Le boyau du drame, il y est.

Sans avoir à y courir, il y est...

Le marbre sue, l'après-midi s'enténébre.

Cependant, il vit...

EN el hielo, las cuerdas de sus nervios están en el hielo.

Su excursión, allí, es breve, atormentada por punzadas, por filamentos de acero en el camino de vuelta hacia el frío de la Nada.

La cabeza revienta, los huesos se pudren. En cuanto a las carnes, ¿quién piensa aún en las carnes? ¿Quién se las espera?

No obstante, vive.

El reloj avanza, la hora se detiene. El núcleo del drama, ahí está.

Sin necesidad de ir a buscarlo, ahí está.

El mármol suda, la tarde se oscurece.

No obstante, vive...

OH! Elle ne joue pas pour rire. Elle joue pour tenir,
pour se retenir.

Lune qui s'accroche, lune qui se décroche.

Elle joue une bille contre un bœuf et elle perd un char-
meau.

Erreur? Oh, non, il n'y a jamais erreur dans le cercle
fatal.

Il n'y a pas de rire. Pas place pour rire. Toute mobili-
sée pour souffrir, pour tenir.

Le cuvier des larmes est plein jusqu'au bord.

OH, no juega para reír. Juega para aguantar, para aguantarse.

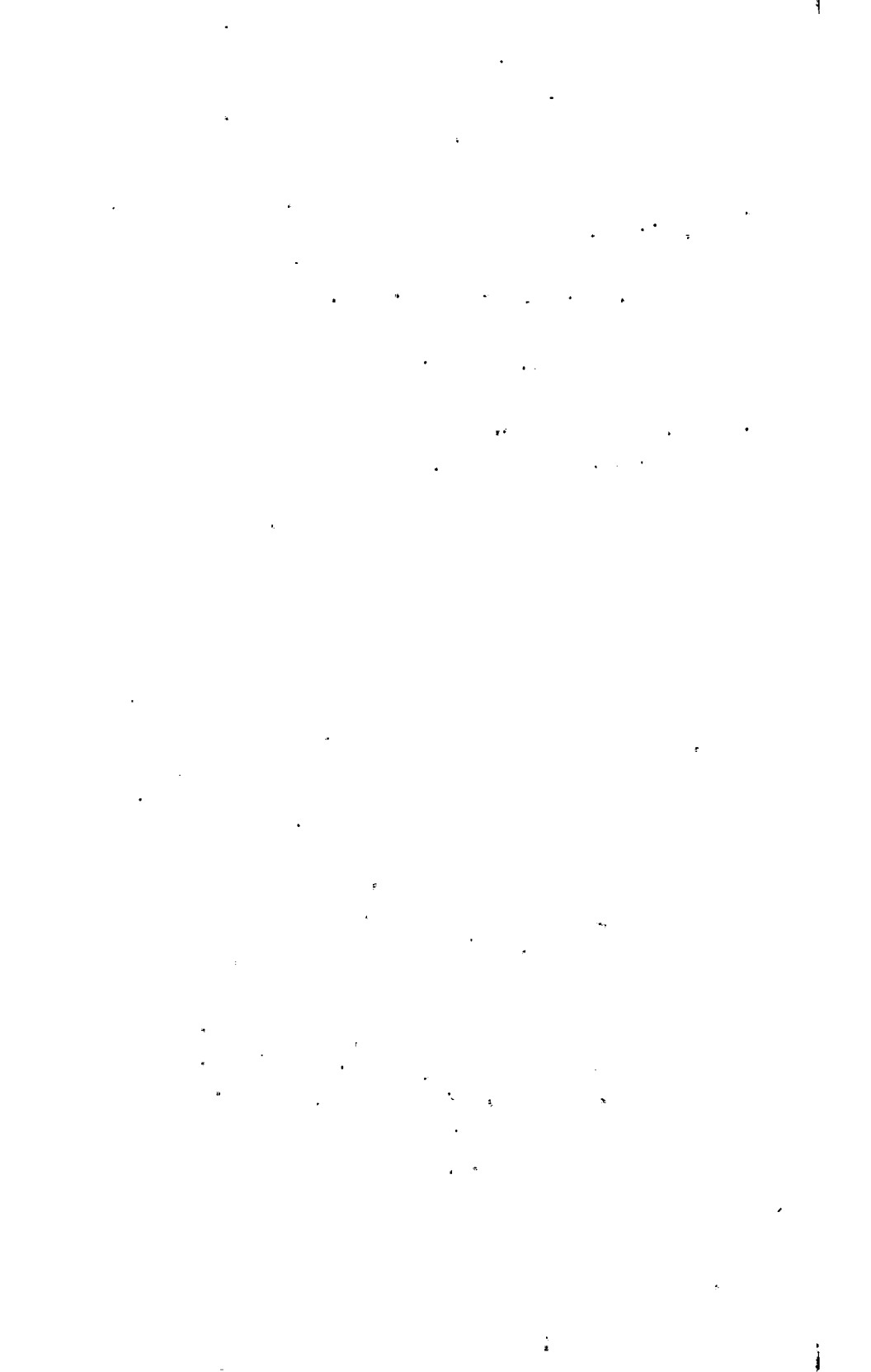
Luna que se recuelga, que se descuelga.

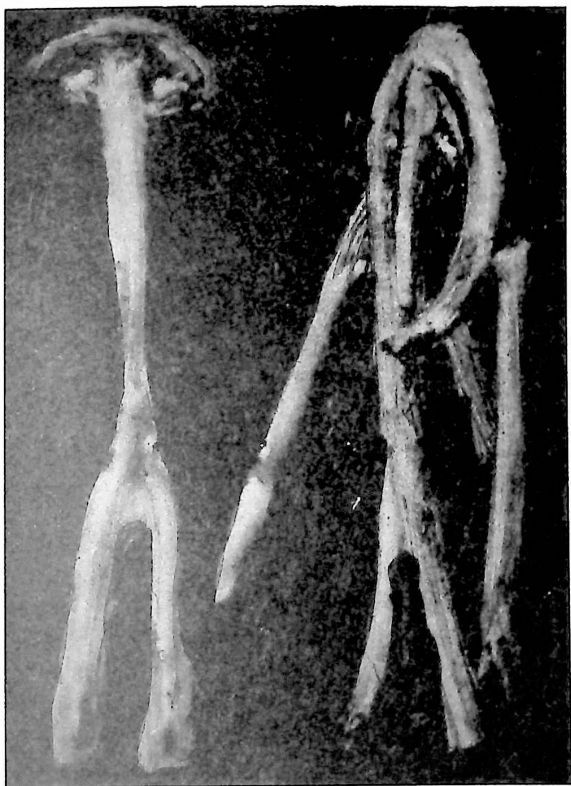
Se juega una canica contra un buey y pierde un camello.

¿Error? Oh, no, en el círculo fatal nunca hay errores.

No hay risas. Sin lugar para la risa. Movilizada toda entera para sufrir, para aguantar.

La tina de lágrimas está llena hasta los topes.





LE Meidosem comme une fusée s'éclaire. Le Meidosem comme une fusée s'éloigne.

Allez, il reviendra.

Peut-être pas à la même vitesse, mais il reviendra, appelé par les fibres qui tiennent aux capsules.

EL meidosem como un cohete se enciende. El meidosem como un cohete se aleja.

No se preocupen, volverá.

Puede que no tan rápido, pero volverá, atraído por las fibras que se adhieren a las cápsulas.

ELLE chante, celle qui ne veut pas hurler. Elle chante, car elle est fière. Mais il faut savoir l'entendre. Tel est son chant, hurlant profondément dans le silence.

CANTA, aquella que no quiere gritar. Canta, porque es orgullosa. Pero hay que poder oír-la. Tal es su canto, un alarido que traspasa el silencio.

UNE gale d'étincelles démange un crâne douloureux. C'est un Meidosem. C'est une peine qui court. C'est une fuite qui roule. C'est l'estropié de l'air qui s'agite, éperdu. Ne va-t-on pas pouvoir l'aider?

Non!

UNA sarna de chispas carcome un cráneo doliente. Es un meidosem. Es una pena que corre. Es una huida que avanza. Es el tullido del aire que se agita, enloquecido. ¿Acaso nadie podrá ayudarle?

¡No!

ILS ont mis les gants pour se rencontrer.

Dans le gant, on trouve une main, un os, une épée, un frère, une soeur, une lumière, cela dépend des Meidosems, des jours, des chances.

Dans la bouche on trouve une langue, un appétit, des mots, une douceur, l'eau dans le puits, le puits dans la Terre. Cela dépend des Meidosems, des jours, des chances.

Dans la cathédrale de la bouche des Meidosems, ils font aussi claquer des pavillons.

SE han puesto guantes para el encuentro.

Dentro del guante, hay una mano, un hueso, una espada, un hermano, una hermana, una luz, depende de los meidosems, de los días, del azar.

Dentro de la boca hay una lengua, un apetito, palabras, una ternura, el agua en el pozo, el pozo en la Tierra. Depende de los meidosems, de los días, del azar.

En la catedral de la boca de los meidosems también izan pabellones.

UN ciel de cuivre le couvre. Une ville de sucre lui rit.
Que va-t-il-faire? Il ne fera pas fondre la ville. Il ne pourra pas percer le cuivre.

Renonce, petit Meidosem.

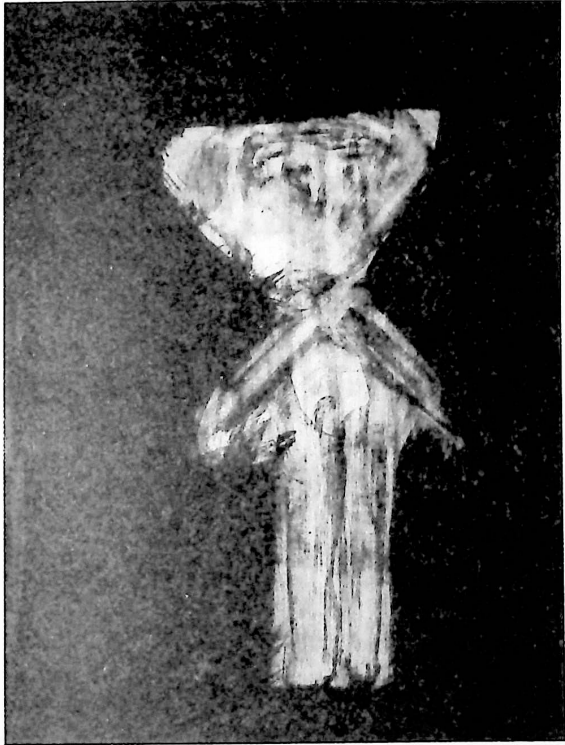
Renonce, tu es en pleine perte de substance si tu continues...

UN ciclo de cobre le cubre. Una ciudad de azúcar se le ríe. ¿Qué hará? No pondrá a derretirse la ciudad. No podrá perforar el cobre.

Renuncia, pequeño meidosem.

Renuncia, estás en plena pérdida de sustancia si persistes...





IL plaît et pourtant...

Il dort à cheval dans sa peine immense. Son chemin est l'horizon circulaire et la Tour percée du ciel astronomique.

Il plaît. Son horizon inaperçu élargit les autres Meido-sems, qui disent " Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a donc?... " et sentent de l'étrange, de l'agrandissement à son approche.

Et cependant, il dort à cheval dans sa peine immense...

AGRADA, y sin embargo...

Duerme a caballo en su pena inmensa. Su camino es el horizonte circular y la Torre perforada del cielo astronómico.

Agrada. Su horizonte inadvertido ensancha a los demás meidosems que dicen: "¿Qué pasa? ¿Pero, qué pasa? ..." y notan algo extraño, como un crecimiento cuando se aproxima.

Y, no obstante, duerme a caballo en su pena inmensa...

CETTE jeune Meidosemme est toute en pavillons. Sa face ne dit rien que “ Regardez mes pavillons ”. Et ils sont tellement nets que c’est très joyeux et qu’on pense “ Quelle est donc cette Meidosemme porte-pavillon? ” car ce sont, quoi qu’elle n’y songe pas, des pavillons qui ne veulent rien dire.

Autre chose, on peut voir dessous, si l’on est celui-là qui doit être appelé à l’y voir, qu’elle-même devine à peine, toute occupée à son pavoisement.

ESTA joven meidosem es toda oriflamas. Su rostro sólo dice “Contemplad mis oriflamas”. Y son tan nítidas que es una gozada y que uno piensa “¿Quién será esta meidosem porta-oriflama?”, porque son, aunque ella no lo sepa, oriflamas que no significan nada.

Bajo ellas, aquél que esté destinado a verlo podrá contemplar otra cosa que ni siquiera ella adivina, ocupada como está en su pavoneo.

DANGER! Il faut fuir. Il le faut. Vite.

Il ne fuira pas. Son dominateur droit ne lui permet pas.

Mais il le faut. Ne veut pas son dominateur droit. Son épouvantant gauche s'agite, se tord, au supplice, hurle. Inutile, ne veut pas son dominateur droit. Et meurt le Meido-sem qui, indivisé, eût pu fuir.

Finie la vie. Il n'en reste plus. On pourra seulement, si on le veut absolument, en faire l'histoire.

¡PELIGRO! Hay que huir. Es preciso. Rápido.

No huirá. Su dominador derecho se lo prohíbe.

Pero es preciso. No quiere su dominador derecho. Su atemorizante izquierdo se agita, se retuerce, al colmo del tormento, aúlla. Es inútil, no quiere su dominador derecho. Y muere el meidosem que, indiviso, hubiese podido huir.

Se acabó la vida. No queda. Se podrá tan sólo, si alguien insiste, convertirla en relato.

SI grande que soit leur facilité à s'étendre et passer élastiquement d'une forme à une autre, ces grands singes filamenteux en recherchent une plus grande encore, plus rapide, pourvu que ce soit pour peu de temps et qu'ils soient sûrs de revenir à leur état premier. Et pour cela s'en vont ces Meiosems joyeux ou fascinés vers des endroits où on leur fait promesse d'une grande extension, pour vivre plus intensément et de là repartent excités vers des endroits où une promesse analogue leur a été faite.

A pesar de ser grande la facilidad que tienen para extenderse y pasar elásticamente de una forma a otra, estos grandes simios filamentosos quieren procurarse otra, mayor aún, más rápida, siempre y cuando sea por poco tiempo y estén seguros de volver a su estado original. Y por eso se dirigen estos meidosems alegres o fascinados a lugares donde se les promete una gran extensión, para vivir más intensamente, y de allí vuelven a partir excitados hacia lugares donde se les ha hecho una promesa análoga.

DES coulées d'affection, d'infection, des coulées de l'arrière-ban des souffrances, caramel amer d'autrefois, stalagmites lentement formées, c'est avec ces coulées-là qu'il marche, avec elles qu'il appréhende, membres spongieux venus de la tête, percés de mille petites coulées transversales, allant jusqu'à terre, extravasées, comme d'un sang crevant les artérioles, mais ce n'est pas du sang, c'est le sang des souvenirs, du percement de l'âme, de la fragile chambre centrale, luttant dans l'étoupe, c'est l'eau rougie de la veine mémoire, coulant sans dessein, mais non sans raison en ses boyaux petits qui partout fuient; infime et multiple crevaïson.

Un Meidosem éclate. Mille veinules de sa foi en lui éclatent. Il retombe, s'étale et s'extravase en de nouvelles pé-nombres, en de nouveaux étangs.

Qu'il est difficile de marcher ainsi...

FLUJOS de afectos, de infección, flujos de sufrimiento residual, caramelo amargo de antaño, estalagmitas formadas lentamente, con esos flujos camina, con ellos aprehende, miembros esponjosos nacidos del cráneo, atravesados por miles de pequeños flujos transversales que llegan hasta el suelo, extravasados, como de sangre que reventase las arteriolas, pero no es sangre, es la sangre de los recuerdos, del alma traspasada, la frágil cámara central, luchando en la estopa, es el agua enrojecida de la vena memoria fluyendo sin propósito, pero no sin causa en sus tripas pequeñas que hacen aguas por doquier; ínfima y múltiple descomposición.

Un meidosem estalla. Mil venillas de su fe estallan en él. Vuelve a caer, se derrama y se extravasa en nuevas penumbras, en nuevos estanques.

Qué difícil es caminar así...

LE visage qui porte des chaînes, le voici.

Le chapelet de mailles le tient par les yeux, s'enroule autour de son cou, retombe, arrache, le fait souffrir du poids des mailles uni au poids de l'esclavage.

La longue ombre qu'il projette en avant en dit long là-dessus.

Temps! Oh! le temps! Tout le temps qui est le tien, qui eût été le tien...

EL rostro encadenado, helo aquí.

El rosario de anillas le sujeta por los ojos, le estrangula, tira hacia abajo, desgarrar, le hace sufrir por el peso de las anillas que se suma al peso de la esclavitud.

La larga sombra que proyecta hacia delante puede hablar largo y tendido acerca de ello.

¡Tiempo! ¡Oh, el tiempo! Todo ese tiempo tuyo, que hubiese sido tuyo...

ORGANES épars, courses rompues, intentions prises dans la pierre. Le solide vous a ainsi. En tessons de vous-même. Le solide tant désiré vous a enfin.

Disloqués, en morceaux, genoux de l'élan. Étrange pallissade meidosemme.

ÓRGANOS esparcidos, carreras interrumpidas, intenciones aprisionadas en la piedra. Lo sólido os atrapa así. Hecho cascotes. Lo sólido tan deseado os atrapa al fin.

Dislocados, en pedazos, rodillas del impulso. Extraña empalizada meidosem.

PLUS de bras que la pieuvre, tout couturé de jambes et de mains jusque dans le cou, le Meidosem.

Mais pas pour cela épanoui. Tout le contraire: supplicié, tendu, inquiet et ne trouvant rien d'important à prendre, surveillant, surveillant sans cesse, la tête constellée de ventouses.

CON más brazos que un pulpo, zurcido enteramente de piernas y de manos hasta en el cuello, el meidosem.

No por ello satisfecho. Todo lo contrario: martirizado, tenso, inquieto y sin encontrar nada importante que asir, vigilando, vigilando sin tregua, la cabeza constelada de ventosas.





MEIDOSEM, à la tête habitée d'arborescences, regardant non par les yeux crevés, mais par le chagrin de leur perte et par la térébrante souffrance.

Une arborescence infinie... sous la minceur translucide du visage exténué, exprime une vie percée, par-dessus un autre qui se forme, qui se forme, malaisé, prudent, effilé et déjà repercé.

MEIDOSEM, de cabeza habitada por arborescencias, que mira no con sus ojos reventados sino con el dolor de su pérdida y el terebrante sufrimiento.

Una arborescencia infinita... bajo la delgadez translúcida del rostro extenuado, expresa una vida horadada, por encima de algún otro que va formándose, que se forma, incómodo, prudente, afilado, y ya vuelto a horadar.

GRAND, grand Meidosem, mais pas si grand somme
toute, à voir sa tête. Meidosem à la face calcinée.

Et qu'est-ce qui t'a brûlé ainsi, noiraud?

Est-ce hier? Non, c'est aujourd'hui. Chaque aujourd'hui.

Et elle en veut à tous.

Calcinée comme elle est, n'est-ce pas naturel?

GRAN, gran meidosem, pero no tan grande después de todo, a juzgar por su cabeza. Meidosem de rostro calcinado.

Y ¿qué es lo que te ha quemado así, moreno?

¿Fue ayer? No, es hoy. Cada día de hoy.

Y está resentida contra todos.

Calcinada como está, ¿no es natural, acaso?

LA grande lance diagonale qui, du haut en bas du Meidosem faiblissant, s'est implantée pour le retenir. Est-ce qu'elle va pour finir le retenir?

Du front au genou, grande béquille sans moelle. Traverse impérieuse, à la dureté militaire.

Tuteur féroce, tu veux tuer ou tu soutiens?

LA gran lanza diagonal que, para sostenerle, ha traspasado, de la cabeza a los pies, al meidosem debilitado. ¿Le sostendrá finalmente?

De la frente a la rodilla, gran muleta sin tuétano.

Travesaño imperioso, de rigidez militar.

Tutor feroz, ¿quieres matar o sostienes?

PAS seulement le Christ a été crucifié. Celui-ci aussi l'a été, Meidosem inscrit dans le polygone barbelé du Présent sans issue.

Bien au-delà d'une sentence de juge, bien au-delà d'un écroulement de villes.

La plénitude de sa plaie l'isole de l'accident.

Il pâtit comme on règne.

CRISTO no es el único en haber sido crucificado. Éste también lo ha sido, meidosem inscrito en el polígono alambrado del Presente sin salida.

Más que la sentencia de un juez, más que un desmoronamiento de ciudades.

La dimensión de su llaga le aísla del accidente.

Padece como se reina.

CUISSES rondes, buste rond, tête ronde. Mais ces yeux? Obliques, dégringolés, percés. Mais cet entre-deux yeux? Si grand, si grand, si vide. Pour avaler quoi, avec ce vide?

Lézard tenace et dur comme le guet, il attend, ce Meidosem. Sans ciller, dans l'espoir de se remplir, il attend...

MMUSLOS redondos, torso redondo, cabeza redonda. Pero, ¿estos ojos? Oblicuos, despeñados, vaciados. Pero ¿y este entre-dos ojos? Tan grande, tan grande, tan vacío. ¿Qué querrá tragarse con ese vacío?

Lagarto tenaz y duro como el acecho, ese meidosem espera. Sin pestañear, con la esperanza de llenarse, espera...

TRÈS peu soutenus, toujours très peu soutenus, les voilà encore, leur colonne de vertèbres (sont-ce même des vertèbres?) transparaisant sous l'ectoplasme de leur être.

Ils ne devraient pas aller loin.

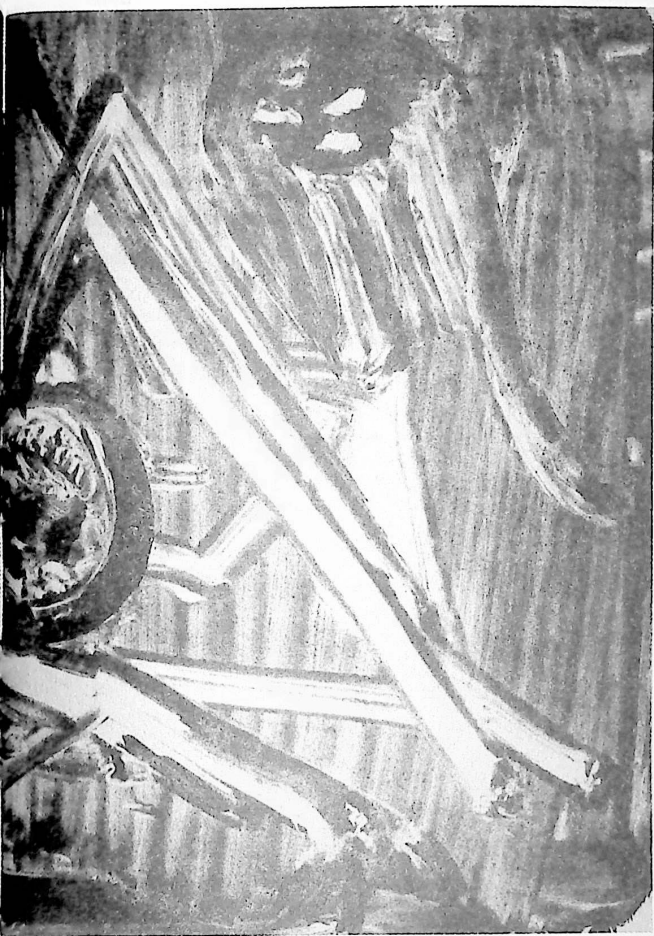
Si, ils iront loin, vissés à leur faible, en quelque sorte forts par là et même presque invincibles...

MUY poco sostenidos, siempre muy poco sostenidos, ahí vienen de nuevo, su columna de vértebras (¿son realmente vértebras?) transparentándose bajo el ectoplasma de su ser.

No deberían de llegar muy lejos.

Pues sí, llegarán lejos, atornillados a su debilidad, fuertes, de algún modo, en razón de ello e incluso casi invencibles...





SUR un corps mou, une tête de proie et de prise, de domination passée, comme un tracteur arrêté un après-midi sur les sillons d'un champ pas fini d'être labouré.

Macle de tessons, de cristaux, de blocs.

La lumière y arrive droite, en repart droite, n'est entrée nulle part.

Le farouche noyau pétré attend, sur un corps vague, étranger, hétérogène, le clivage salutaire qui l'ouvre et le soulage enfin.

SOBRE un cuerpo blando, una cabeza de presa y presa, de dominación pasada, como un tractor parado por la tarde en los surcos de un campo que no terminó de ararse.

Macla de cascotes, de cristales, de escombros.

La luz le llega en línea recta, vuelve en línea recta, no penetró en ninguna parte.

El adusto núcleo pétreo espera, sobre aquel cuerpo vago, extraño, heterogéneo, la fisura salutífera que lo abra y al fin lo alivie.

AGRAFES du mal, vous avez eu prise ici. Le Meido-
sem a pourtant aussitôt fait butoir. Risible résistance! Pa-
lissade de peau contre dents de tigres. Enfin... ça suffira
peut-être cette fois.

GRAPAS del mal, habéis hecho presa aquí. El meidosem, sin embargo, opuso resistencia de inmediato. ¡Ridícula resistencia! Muralla de piel contra dientes de tigre. En fin... por esta vez puede que sea suficiente.

BOVIN Bouddha de sa bête...

Le monde inférieur se médite en lui sans défaire ses courbes, et pâit le Meidosem, l'herbe invisible des douleurs remises en place.

Il domine? Non; seulement il n'est pas égalé.

BOVINO Buddha de su bestia...

El mundo inferior se medita en él sin descomponer sus curvas, y así pace el meidosem la hierba invisible de los dolores reubicados.

¿Domina? No; pero nadie le iguala.

DÉMONS féminins de l'excitation de l'encre du désir, triangulaire visage en poils de tentation, où percent, où coulent cent regards de pluie, cent regards accrocheurs, de regards pour regards en retour. Petite araignée noire, naine et crachant lentement, pour arrêter le temps un instant.

DEMONIOS femeninos de la excitación de la tinta del deseo, rostro triangular hecho de pelos de tentación del que salen, del que fluyen cientos de miradas de lluvia, cientos de miradas insinuantes, miradas para devolver miradas. Pequeña araña negra, enana y escupiendo despacio, para detener el tiempo por un instante.





D'UNE berline de l'air, ou d'une petite terre inconnue dissimulée dans quelque ionosphère est descendue une petite troupe de Meidosems nus, accrochés, certains, à des parachutes, d'autres à quelques ficelles ou à une motte plongeante, d'autres pas accrochés du tout.

Légers, fibres et fils rejetés en arrière, ces Meidosems sont descendus en oblique (sans doute une certaine dérive), mains au repos, appliquées contre la jambe.

Tomber pour tomber, ils préfèrent tomber sagement, dans la dérive légère.

Non, ne s'inquiètent pas, descendent calmes, calmes, bien tendus les membres, bien tendus. Sans arrière-pensée. A quoi bon s'inquiéter déjà? Ils en ont pour quelques secondes encore avant la casse.



DE una berlina del aire, o de un pequeño mundo desconocido disimulado en alguna ionosfera ha descendido una pequeña tropa de meidosems desnudos, agarrados, algunos, a un paracaídas, otros a unas cuerdas finas o a una mota planeadora; otros, agarrados a nada en absoluto.

Ligeros, fibras e hilos al viento, estos meidosems han descendido oblicuamente (cierta deriva, sin duda), las manos pegadas a las piernas.

Puestos a caer, prefieren caer discretamente, en la deriva leve.

No, no se inquietan, descienden tranquilos, tranquilos, bien extendidos los miembros, bien extendidos. Sin reserva. ¿Por qué inquietarse tan pronto? Aún les quedan algunos segundos antes de hacerse trizas.

LE voici le nœud indivisible et c'est un Meidosem. Tout éruption, si on l'écoutait, mais c'est un nœud indivisible.

Profondément, inextricablement noué. Sa jambe cessant d'être jambe si jamais elle l'a été, balai terminal d'une poitrine serrée qui elle aussi montre la corde et le jute.

Quel étranglé ne parle un jour de se libérer? Les tables elles-mêmes parlent, à ce qu'on dit, de se libérer de leurs fibres.

HE aquí el nudo indivisible, y es un meidosem. Pura erupción, por lo que él cuenta, pero es un nudo indivisible.

Profundamente, inextricablemente anudado. Su pierna dejando de ser pierna, si alguna vez lo fue, escoba terminal de un pecho angosto que también deja ver la cuerda y el yute.

¿Qué ahorcado no habla de liberarse algún día? Incluso las mesas hablan, según se cuenta, de liberarse de sus fibras.

SPHÉRULE contractée de tête d'insecte, de tête de libellule, portée haut sur dansante démarche, sur allure paysanne.

Et toujours cette tête inquiète, semblable à celle que la souris porte sur son corps, au-devant des fromages empoisonnés, des graines éparses et des étoffes abandonnées.

Tête pour se broyer.

ESFÉRULA contraída de cabeza de insecto, de cabeza de libélula, coronando altiva un paso danzante, un porte campesino.

Y siempre esta cabeza inquieta, semejante a la que lleva el ratón sobre su cuerpo al encuentro de los quesos envenenados, el grano esparcido y los tejidos abandonados.

Cabeza para triturarse.

UN nuage ici fait un nez, un large nez tout répandu, comme l'odeur autour de lui, fait un œil aussi, qui est comme un paysage, son paysage devant lui, et maintenant en lui, dans la géante tête, qui grandit, grandit démesurément.

UNA nube, aquí, forma una nariz, una nariz ancha enteramente expandida, como el olor en torno a ella, forma un ojo también, que es como un paisaje, su paisaje ante él, y ahora dentro de él, en la gigantesca cabeza que crece, crece desmesuradamente.

D'une brume à une chair, infinis les passages en pays
meidosem...

DE una bruma a una carne, infinitos, los pasajes en
país meidosem.

PROFILS en forme de reproches, profils en forme d'espoirs déçus de jeunes filles, voilà ces profils meidosems.

Concaves par-dessus tout, concaves attristés, mais pas larmoyants.

Pas d'accord pour le dur, pas d'accord pour les larmes.
Pas d'accord.

On ne les a jamais qu'entr'aperçus, les Meidosems.

PERFILES en forma de reproche, perfiles en forma de esperanzas decepcionadas de jovencitas, éstos son los perfiles meidosems.

Cóncavos sobre todo, cóncavos entristecidos, pero no lacrimosos.

Nada de dramas, nada de lágrimas. Nada de eso.

Nadie les ha visto más que de refilón, a los meidosems.

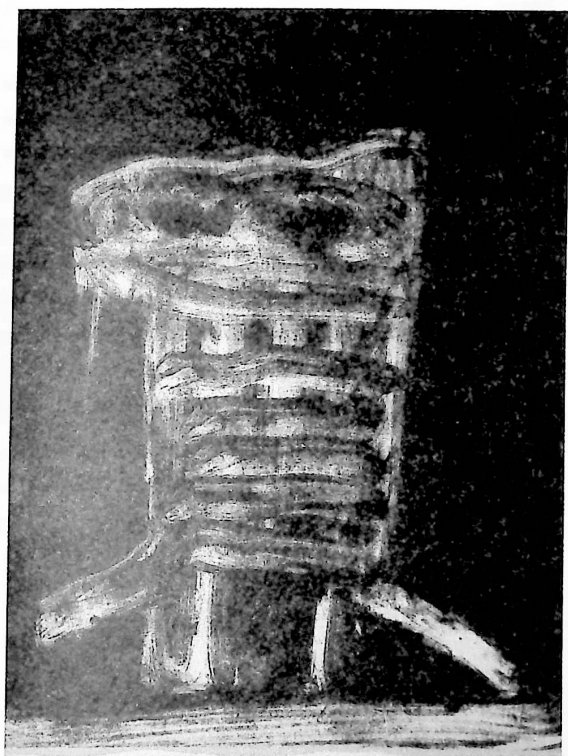
Un bandeau sur les yeux, un bandeau tout serré, cousu sur l'œil, tombant inexorable comme volet de fer s'abaissant sur fenêtre. Mais c'est *avec* son bandeau qu'il voit. C'est avec tout son cousu qu'il découd, qu'il recoud, avec son manque qu'il possède, qu'il prend.

UNA venda sobre los ojos, una venda bien apretada, cosida al ojo, cayendo inexorable como persiana de hierro abatiéndose sobre ventana. No obstante, *con* su venda es con lo que ve. Con todo lo que lleva cosido es con lo que descose y vuelve a coser, con su carencia es con lo que posee, con lo que agarra.

DANS son corps corseté pour sentir le résonnant, tendu vers un monde où la suée même est sonore, il cherche le drame voyageur qui sans trêve circule autour de lui et de tous ses frères meidosems inquiets et qui ne savent quoi saisir.

EN su cuerpo encorsetado para sentir el resonante, dirigido hacia un mundo en el que hasta el sudor es sonoro, busca el drama viajero que sin tregua circula en torno a él y a todos sus hermanos meidosems inquietos y que no saben a qué agarrarse.





QUAND ils ont des soucis, leur tête se creuse, en jatte, en baquet, mais vide, de plus en plus vide, quoique de plus en plus grand, et ferait presque éclater leur crâne.

Quand deux choses ne leur plaisent pas, entre lesquelles il leur faudrait choisir et décider, quand, entre deux décisions à prendre, chacune désagréable et génératrice probable d'autres désagréments mais difficiles à suivre à l'avance, ils n'arrivent pas à donner la préférence à l'une sur l'autre, qui continue en quelque sorte, à chaque instant, de sonner de la cloche, ils agissent alors en reculant de plus en plus dans leur tête qui fait le vide devant le problème tracassant qui ne les tracasse pas moins pour cela, vide douloureux qui occupe tout, sphère de néant.

CUANDO tienen preocupaciones, su cabeza se ahueca formando cuenco, barreño, pero vacío, cada vez más vacío, aunque cada vez más grande, a punto, casi, de hacerles estallar el cráneo.

Cuando dos cosas no les gustan, entre las que tendrían que elegir y decidir, cuando entre dos decisiones, desagradables ambas y generadoras probables de otros disgustos, aunque ciertamente difíciles de prever, no logran tomar partido por una en detrimento de la otra, la cual les sigue de algún modo llamando la atención a cada instante, actúan entonces dando marcha atrás gradualmente en su cabeza que se vacía ante el problema preocupante que no por ello deja de preocuparles, vacío doloroso que lo ocupa todo, esfera de anonadamiento.

IL lui est sorti du nez une espèce de lance courbe. Elle vient de se former. C'est un balancier.

Il leur en faut presque toujours des balanciers aux Meidosems, quoique ça les gêne souvent terriblement, comme on pense bien, et dans la marche et à la course; et dans les rencontres.

Souvent vous voyez des Meidosems parfaitement arrêtés, alors qu'il n'y a pas de quoi s'arrêter, sauf que leurs balanciers se sont pris dans des poutres, dans des perches, ou dans les balcons d'une maison ou simplement dans les balanciers les uns des autres et ne peuvent plus avancer, attendent peut-être de périr ou d'être enfin dégagés avec de gros risques par quelque casse-tout qui détermine avec divers accidents l'Accident libérateur.

Pour s'éviter de tomber en pareil engrenage de balanciers ils avancent plus volontiers en cortège, que seuls ou en groupes désordonnés.

LE ha salido de la nariz una especie de lanza curva. Acaba de formarse. Es un balancín.

A los meidosems casi siempre les hacen falta balancines, aunque les estorben a menudo terriblemente, como puede suponerse, para caminar y para correr; y en los encuentros.

A menudo uno se topa con algunos meidosems totalmente parados, cuando no hay razón alguna para estar parados, salvo que sus balancines se hayan enredado en alguna viga, en alguna pértiga o en los balcones de una casa, o simplemente con los balancines de los demás, y ya se quedan sin poder avanzar, o tal vez esperando perecer o ser liberados al fin con enorme riesgo por algún destrozo que por medio de accidentes diversos determine el Accidente liberador.

Para evitar caer en semejante engranaje de balancines, prefieren avanzar en cortejo antes que solos o en grupos desordenados.

UN jeune Meidosem se plie, se replie, s'efface tant qu'il peut, se rejetant en arrière comme un lasso. Mais la terrible tour animée qui le menace, penchée sur lui comme l'éroulement prochain d'un building sur l'auvent d'un petit pavillon...

Mais la terrible tour... en cet instant de flanelle...

UN joven meidosem se pliega, se repliega, se aparta cuanto puede, retrocediendo como un lazo. Pero la terrible torre animada que le amenaza, inclinada hacia él como el derrumbe de un rascacielos sobre el porche de una casita...

Pero la terrible torre... en ese instante de franela...

ROCHE d'âme. Contre elle, pas de recours. Ils n'en trouvent pas. Pas de contournement possible. Ils n'en trouvent pas.

Là-dessus, ils buteraient s'ils avançaient et ce n'est rien que vent, confluent de vents.

ROCA de alma. Contra ella, ningún recurso. No dan con ninguno. No hay rodeo posible. No encuentran la manera.

Contra eso, tropezarían si avanzaran y no es más que viento, confluencia de vientos.

LÀ, remontant le fleuve de boue, monté sur un cheval solide, il espère aboutir à la mer de boue qui submergera ce qui doit être submergé. Les yeux fixés sur l'estuaire dont il croit voir flotter les premières bouées, signes du vaste agrandissement qui va le libérer comme le sombre peut libérer.

ALLÍ, remontando el río de cieno, montado en un sólido caballo, espera alcanzar el mar de cieno que sumergirá lo que ha de ser sumergido. Ojos fijos en el estuario en el que cree ver flotando las primeras boyas, señales del vasto ensanchamiento que habrá de liberarle como lo oscuro puede liberar.

UNE souris s'échappe, mordille le doigt d'un vieux gant. " Que fais-tu là, souris? " " Je suis l'aigle de demain ", répond-elle et déjà les Meidosems des alentours s'enfuient épouvantés. Le bec impérieux se développe en un temps rapide. Pour se sauver, il faudra faire vite maintenant.

UN ratón se escapa, mordisquea el dedo de un viejo guante. “¿Qué estás haciendo, ratón?” “Soy el águila de mañana”, contesta y, al punto, los meidosems de los alrededores huyen despavoridos. El pico imperioso se desarrolla muy rápido. Para salvarse, habrá que darse prisa ahora.

IL se mue en cascades, en fissures, en feu. C'est être Meidosem que de se muer ainsi en moires changeantes.

Pourquoi?

Au moins, ce ne sont pas des plaies. Et va le Meidosem. Plutôt reflets et jeux du soleil et de l'ombre que souffrir, que méditer. Plutôt cascades.

MUDA en cascadas, en fisuras, en fuego. Ser meidosem es mudarse así en visos cambiantes.

¿Por qué?

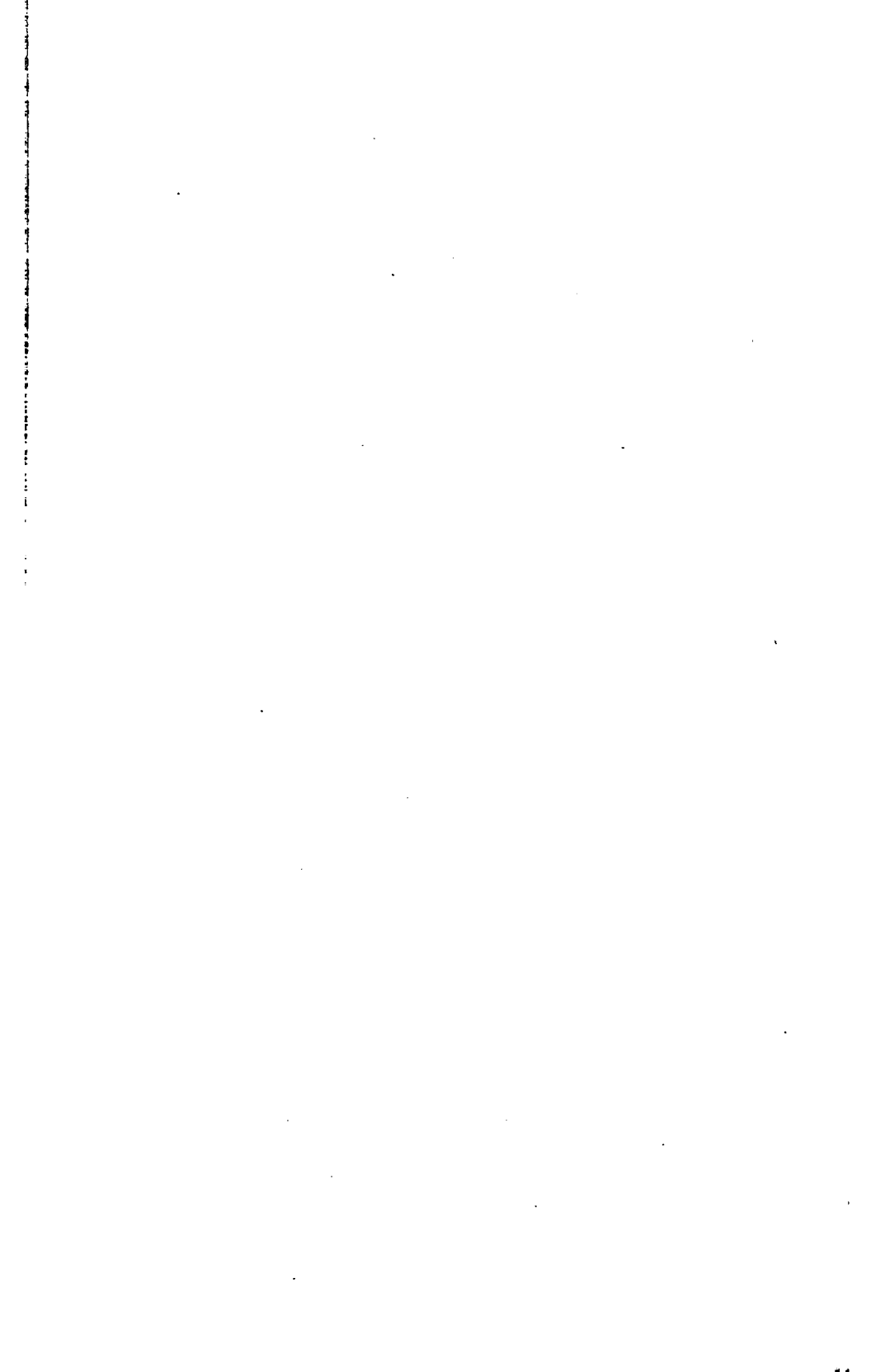
Por lo menos, no son llagas. Y ahí va el meidosem. Mejor reflejos y juegos de sol y de sombra que sufrir, meditar. Mejor cascadas.

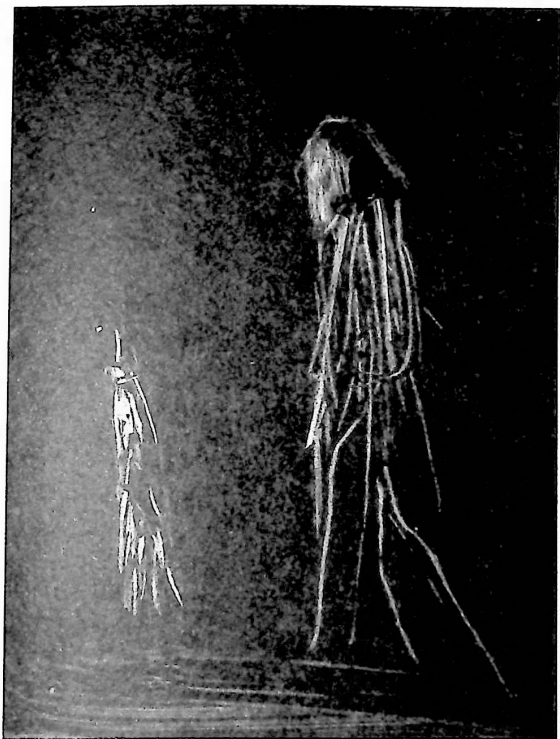
OH dortoirs-hiboux du souffle inétouffable. Ils viennent ici, Meidosems épuisés, conduits par le fil qui va du féminin au larcin, de la naissance à la pourriture, de la joie à la glaise, de l'air à l'azote.

Ils ont abouti ici. Il n'y a rien à ajouter.

OH, dormitorios-búhos de aliento insofocable. Llegan aquí, meidosems agotados, conducidos por el hilo que va de lo femenino al latrocinio, del nacimiento a la descomposición, del gozo al lodo, del aire al nitrógeno.

Han venido a parar aquí. Nada hay que añadir.





MEIDOSEM qui s'envole par un rideau, revient par une citerne.

Meidosem qui se jette dans un ruisseau, se retrouve dans un étang. Oh étrange, étrange naturel des Meidosems.

MEIDOSEM que alza el vuelo a través de una cortina y regresa por una cisterna.

Meidosem que se sumerge en un arroyo y aparece en un estanque. Oh, extraña, extraña naturaleza de los meidosems.

LES pattes qui le font courir au bout du monde ne sont pas poilues, ne sont pas soutenues d'os, ne sont pas accrochées à un bassin solide circulaire.

Elles sont comme des gommes, comme de l'ennui qui court.

Les rosées de l'herbe des prairies ne s'attachent pas à elles.

Les pattes qui font courir les Meidosems ne sont pas les pattes qu'il plairait aux bêtes d'avoir pour courir vite, quand la victime est en vue et si bonne dans son soubresaut... quand on arrive jusqu'à elle.

Non, ce ne sont pas ces pattes-là.

LAS patas con las que corre hasta el fin del mundo no son velludas, no están soportadas por huesos, no están colgadas de una sólida pelvis circular.

Son como gomas de borrar, como un correr de tedio.

La escarcha de la hierba en los prados no se les queda adherida.

Las patas con las que corren los meidosems no son patas que a los animales les gustaría tener para correr más rápido, cuando la víctima es avistada y tan apetecible en su sobresalto... si uno logra alcanzarla.

No, no es ese tipo de patas.

ET voici quelques-uns des lieux où vivent les Meido-
sems, étranges en vérité; étrange qu'ils acceptent d'y
vivre...

Y ahora, algunos de los lugares donde viven los meidosems, extraños, en verdad; extraño es que acepten vivir en ellos...

IL faut le dire, ils vivent surtout dans des camps de concentration.

Les camps de concentration où vivent ces Meidosems, ils pourraient n'y pas vivre. Mais ils sont inquiets comment ils vivraient s'ils n'y étaient plus. Ils ont peur de s'ennuyer dehors. On les bat, on les brutalise, on les supplicie. Mais ils ont peur de s'ennuyer dehors.

HAY que decirlo, viven sobre todo en campos de concentración.

Podrían no vivir, estos meidosems, en los campos de concentración en los que viven. Pero se inquietan al pensar cómo vivirían si dejaran de estar allí. Tienen miedo de aburrirse, fuera. Se les golpea, se les maltrata, se les tortura. Pero tienen miedo de aburrirse, fuera.

ICI une plaine mamelonne éperdue vers le Meidosem qui s'arrête stupéfait, lâchant son travail, auquel il était pourtant fort occupé, lâchant tout pour obéir à la fatale fascination.

Les élastiques de son être se tendent, se gonflent.

Ce n'est peut-être pas si dangereux qu'on pourrait croire.

AQUÍ, una llanura ondulada abalanzándose hacia el
meidosem que se detiene, estupefacto, soltando su trabajo,
en el que estaba no obstante muy empeñado, soltándolo
todo para obedecer a esta fatal fascinación.

Los elásticos de su ser se tensan, se dilatan.

Puede que no sea tan peligroso como parece.

UNE corde dans une tour, il s'enroule dans la corde. Fait! Il se rend compte qu'il y a erreur. Il s'enroule dans la tour. Il se rend compte qu'il y a erreur. Elle fléchit, elle se tord. Il faut la redresser. Il reçoit trois singes et leur fait les honneurs de la tour. Les singes s'agitent et la réception n'est pas parfaite. Cependant la tour est là, il faut monter, il faut descendre, il faut remonter avec deux singes sur les bras et un troisième qui en veut à ses cheveux. Mais le Meidosem est bien plus distrait que le singe. Le Meidosem songe toujours à autre chose.

Ce frêle songe à plus frêle encore, quand, arrivé au bout de l'agitation de ses quelques fils, après un temps pas tellement long, il sera comme s'il n'avait jamais été.

En attendant, il faut d'autres tours. Pour voir plus loin. Pour pouvoir s'inquiéter de plus loin.

UNA cuerda dentro de una torre, se enrosca en la cuerda. ¡Hecho! Se da cuenta de que hay error. Se enrosca en la torre. Se da cuenta de que hay error. La torre cede, se inclina. Hay que enderezarla. Recibe la visita de tres monos y les hace los honores de la torre. Los monos están inquietos y la recepción no es perfecta. Sin embargo, la torre está ahí, hay que subir, hay que bajar, hay que volver a subir con dos monos en los brazos y un tercero que se pelea con su pelo. Pero el meidosem es mucho más distraído que el mono. El meidosem siempre piensa en otra cosa.

Aquél ser endeble piensa en ser más endeble aún, cuando, habiendo conseguido dominar la agitación de sus pocos hilos, pasado un tiempo no excesivamente largo, sea como si nunca hubiese sido.

Mientras tanto, hacen falta más torres. Para ver más lejos. Para poder inquietarse desde más lejos.

PAR des plafonds crevés surgissent des têtes avides, curieuses, effarées, des têtes de Meidosems.

Par les cheminées, par les fentes, par tout ce qui peut recevoir l'appareil à regarder.

Dans la maison, dans la pièce, d'entre les lattes, (et il y a des centaines de petites lattes par porte) apparaissent des Meidosems, disparaissent des Meidosems, reparaissent, disparaissent.

Vite ici, vite partis les Meidosems fureteurs...

POR los techos hundidos surgen cabezas ávidas, curiosas, azoradas, cabezas de meidosems.

Por las chimeneas, por las grietas, por todo lo que admite la máquina de mirar.

En la casa, en la estancia, entre los listones (son cientos de listones por cada puerta) aparecen meidosems, desaparecen meidosems, reaparecen, vuelven a desaparecer.

Ahora aquí, ahora allí, los meidosems figones...

ICI est le vieux palais aux longs couloirs où picorent les poules, où l'âne vient passer la tête. Tel est le vieux palais. C'est à plus de mille que les Meidosems s'y tiennent, à bien plus de mille.

Tout est à l'abandon. Personne n'est servi. Personne n'a ce qu'il lui faudrait. Le toit est mauvais. Ils ont seulement, qu'ils tiennent en commun, qu'ils ne lâchent jamais, quatre mauvaises cordes.

Sans elles, même dans le palais, ils ne seraient pas à l'aise. Quant à sortir sans, pas question. Ils seraient épouvantés. Et déjà ils sont épouvantés quand ils les ont dans la main, épouvantés qu'on ne les leur coupe. Et on les leur coupe. Aussitôt tous ensemble se jettent à renouer les morceaux coupés, s'embrouillent, tombent, se font menaçants.

Il y a bien d'autres cordes. Mais avec d'autres, ils auraient peur de s'étrangler par mégarde.

AQUÍ está el viejo palacio de largos pasillos donde picotean las gallinas, donde el asno asoma la cabeza. Así es el viejo palacio. Son más de mil, los meidosems que habitan en él, mucho más de mil.

Todo está abandonado. Nadie está satisfecho. Nadie tiene lo que necesita. El tejado es endeble. Solamente tienen, como bien común, cuatro cuerdas malas de las que nunca se separan.

Sin ellas no estarían cómodos ni siquiera en el palacio. En cuanto a salir sin ellas, ni por asomo. Se angustiarían. Ya están angustiados con ellas en la mano, angustiados ante la idea de que se las corten. Y se las cortan. En seguida, todos a una se precipitan para anudar los fragmentos, se enredan, caen, se vuelven amenazantes.

Sin duda, hay otras cuerdas. Pero con otras, tendrían miedo a estrangularse por descuido.





ICI est la ville des murs. Mais les toits? Pas de toits. Mais les maisons? Pas de maisons. Ici est la ville des murs. Plans en mains, vous voyez constamment des Meidosems chercher à en sortir. Mais jamais ils n'en sortent.

A cause des naissances (et les morts momifiés occupent une place toujours plus grande entre les murs) à cause des naissances, toujours plus de gens. Il faut construire de nouveaux murs entre les murs déjà existants.

Il y a de longs entretiens meidosems dans les murs, sur Cela qui serait sans murs, sans limites, sans fin et même sans un commencement.

AQUÍ está la ciudad de los muros. Pero ¿y los techos? No hay techos. Pero ¿y las casas? No hay casas. Aquí está la ciudad de los muros. Por todas partes se ven meidosems que, mapa en mano, tratan de salir de ella. Pero nunca salen de ella.

A causa de los nacimientos (y los muertos momificados ocupan cada vez más sitio entre los muros) a causa de los nacimientos, cada vez más gente. Hay que construir nuevos muros entre los muros ya existentes.

En los muros se celebran largas discusiones meidosem acerca de Aquello que sería sin muros, sin límites, sin fin e incluso sin comienzo.

QUEL paysage meidosem est sans échelles? De toutes parts, jusqu'au bout de l'horizon, échelles, échelles... et de toutes parts têtes de Meidosems qui y sont montés.

Satisfaites, vexées, ardentes, inquiètes, avides, braves, graves, mécontentes.

Les Meidosems d'en bas qui circulent entre les échelles travaillent, entretiennent famille, paient, paient à des encaisseurs de toute tenue qui arrivent constamment. On dit d'eux qu'ils ne subissent pas l'appel de l'échelle.

¿A qué paisaje meidosem podrían faltarle las escaleras? Por todas partes, hasta el horizonte, escaleras, escaleras... y por todas partes, cabezas de meidosems encaramados a ellas.

Satisfechas, molestas, ardientes, inquietas, ávidas, valientes, serias, descontentas.

Los meidosems de abajo que circulan entre las escaleras trabajan, mantienen una familia, pagan, pagan a acreedores de toda clase que llegan sin cesar. De ellos se dice que no padecen la llamada de la escalera.

POUR deviser avec les vautours et avec les aigles qui passent à grande distance, ils édifient en une matière ferme de grands arbres, plus élevés que tout autre arbre, de beaucoup, et capables, pensent-ils, de faire rêver les oiseaux eux-mêmes et de leur faire comprendre directement combien en somme ils sont pareils, Meidosems et oiseaux.

Mais les oiseaux ne s'y sont pas laissé prendre, sauf quelques " mouchetis " de passereaux qui mettraient leur nid sur une lance, pourvu qu'il y ait des Meidosems proches et de la nourriture et de l'agitation sans conséquence.

Parfois une volée d'oiseaux des îles ou une bande de migrateurs est signalée, se pose sur les plus hautes branches pour jacasser quelques instants et repart sans chercher aucun rapport avec les Meidosems déçus, mais jamais tout à fait déçus, et qui attendent toujours.

PARA otear con los buitres y con las águilas que pasan a mucha distancia, edifican, en un material resistente, grandes árboles más elevados, con mucho, que cualquier otro árbol y capaces, según ellos, de hacer que sueñen los propios pájaros y darles a entender de inmediato lo parecidos que son, al fin y al cabo, los meidosems y los pájaros.

Pero los pájaros no se han dejado engañar, salvo algunos gorrioncillos que harían su nido en lo alto de una lanza con tal de que hubiese meidosems cerca, y comida, y agitación sin consecuencia.

A veces, una bandada de pájaros isleños o un grupo de aves migratorias es avistado, se posa en las ramas más altas para alborotar durante unos instantes y se marcha sin entablar ninguna relación con los meidosems decepcionados, aunque nunca completamente decepcionados, y que siguen esperando.

IL étend la surface de son corps pour se retrouver.
Il renie la présence de lui-même pour se retrouver.
Il vêt d'une chemise quelques vides pour, avant l'autre
Vide, un petit semblant de plein.

EXTIENDE la superficie de su cuerpo para volver a hallarse.

Reniega de su propia presencia para volver a hallarse.

Cubre con una camisa algunos vacíos para, antes del otro Vacío, procurarse una ligera apariencia de plenitud.

LES tiges montantes où ils prennent place conduisent à une terrasse ouverte. Il y a beaucoup de tiges montantes. Elles ne font pas de bruit. Il y a beaucoup de terrasses. Mais ce ne sont jamais que des terrasses et il faut tôt ou tard redescendre à cause de choses dont on a besoin.

Ensuite, vite, remonter.

Les plus nombreux efforts passent à trouver les tiges qui montent. On n'a pas toujours la sienne. Il faut que l'impatient se mette avec un autre qui fasse fonctionner la sienne, grande celle-là et où il emporte quantité de Meidosems.

Arrivé en haut, l'autre se fait payer en bruits. De là les vacarmes épouvantables à telle ou telle terrasse, si elle est spacieuse. D'ailleurs presque toute terrasse est libératrice de cris.

LOS tallos ascendentes en los que toman asiento llevan a una terraza abierta. Hay muchos tallos que suben. No hacen ruido. Hay muchas terrazas. Pero no son más que terrazas y tarde o temprano hay que volver a bajar debido a las cosas que se necesitan.

Luego, rápido, volver a subir.

La mayor parte de la energía se emplea en la búsqueda de los tallos ascendentes. No todo el mundo tiene el suyo. El impaciente se reunirá con otro que haga funcionar el suyo, grande éste, y en el que lleva a muchos meidosems.

Llegados arriba, el otro se hace pagar en ruidos. De ahí el estruendoso jaleo en una u otra terraza, si es espaciosa. Por otra parte, casi cualquier terraza es liberadora de gritos.

SUR un toit, il y a toujours un Meidosem. Sur un promontoire, il y a toujours des Meidosems.

Ils ne peuvent rester à terre. Ils ne peuvent s'y plaire.

Dès que nourris, ils repartent vers la hauteur, vers la vaine hauteur.

EN lo alto de un tejado, siempre hay un meidosem.
En lo alto de un promontorio, siempre hay meidosems.

No pueden quedarse en tierra. No logran estar a gusto allí.

En cuanto se han alimentado, vuelven a las alturas, las vanas alturas.





SUR une grande pierre pelée, qu'est-ce qu'il attend, ce Meidosem? Il attend des tourbillons. Dans ces tourbillons de Meidosems emmêlés, frénétiques, est la joie; or la germination meidosemme augmente avec l'exaltation.

D'autres Meidosems attendent plus loin, fils légers qui désirent s'emmêler à d'autres fils, qui attendent des effilochés du même genre, qui passent en flocons emportés par le vent, qui eux-mêmes attendent un courant qui les soulève, les ascende et leur fasse rejoindre ou des isolés ou une troupe plus grosse de " Meidosems de l'air ".

La chance fait parfois qu'ils rencontrent les algues d'âmes. Mystérieux est leur commerce, mais il existe.

Tremblements, emportement cyclonique, ce sont les risques de l'air. Ce sont les joies de l'air. Comment ne pas se laisser emporter par la haute bourrasque meidosemme?

Sans doute elle a une fin.

Il y a, en effet, constamment dans le ciel des chutes de Meidosems. On y devient presque indifférent. Il faut être parmi les proches pour y faire attention. Certains ont les yeux en l'air seulement pour voir tomber.

SOBRE una gran piedra pelada, ¿qué es lo que espera este meidosem? Espera torbellinos. El gozo está en esos torbellinos de meidosems enmarañados, frenéticos; aunque con la exaltación la germinación meidosem aumenta.

Un poco más lejos, esperan otros meidosems, hilos ligeros que desean enredarse con otros hilos, que esperan a otros deshilachados del mismo tipo, que pasan en copos llevados por el viento, que igualmente esperan que una corriente les levante, les haga ascender y les lleve a reunirse o con algunos aislados, o con un tropa más numerosa de “meidosems del aire”.

Algunas veces, el azar les lleva a encontrarse con las algas de almas. Misterioso es su comercio, pero existe.

Temblores, arrebatos ciclónicos, son los riesgos del aire. Son los gozos del aire. ¿Cómo no dejarse llevar por la alta borrasca meidosem?

Sin duda tiene un término.

En efecto, en el cielo se observan constantes caídas de meidosems. Tantas, que casi le dejan a uno indiferente. Sólo los más allegados les prestan atención. Algunos mantienen los ojos alzados nada más que para ver caer.

DES ailes sans têtes, sans oiseaux, des ailes pures de tout corps volent vers un ciel solaire, pas encore resplendissant, mais qui lutte fort pour le resplendissement, trouant son chemin dans l'empyrée comme un obus de future félicité.

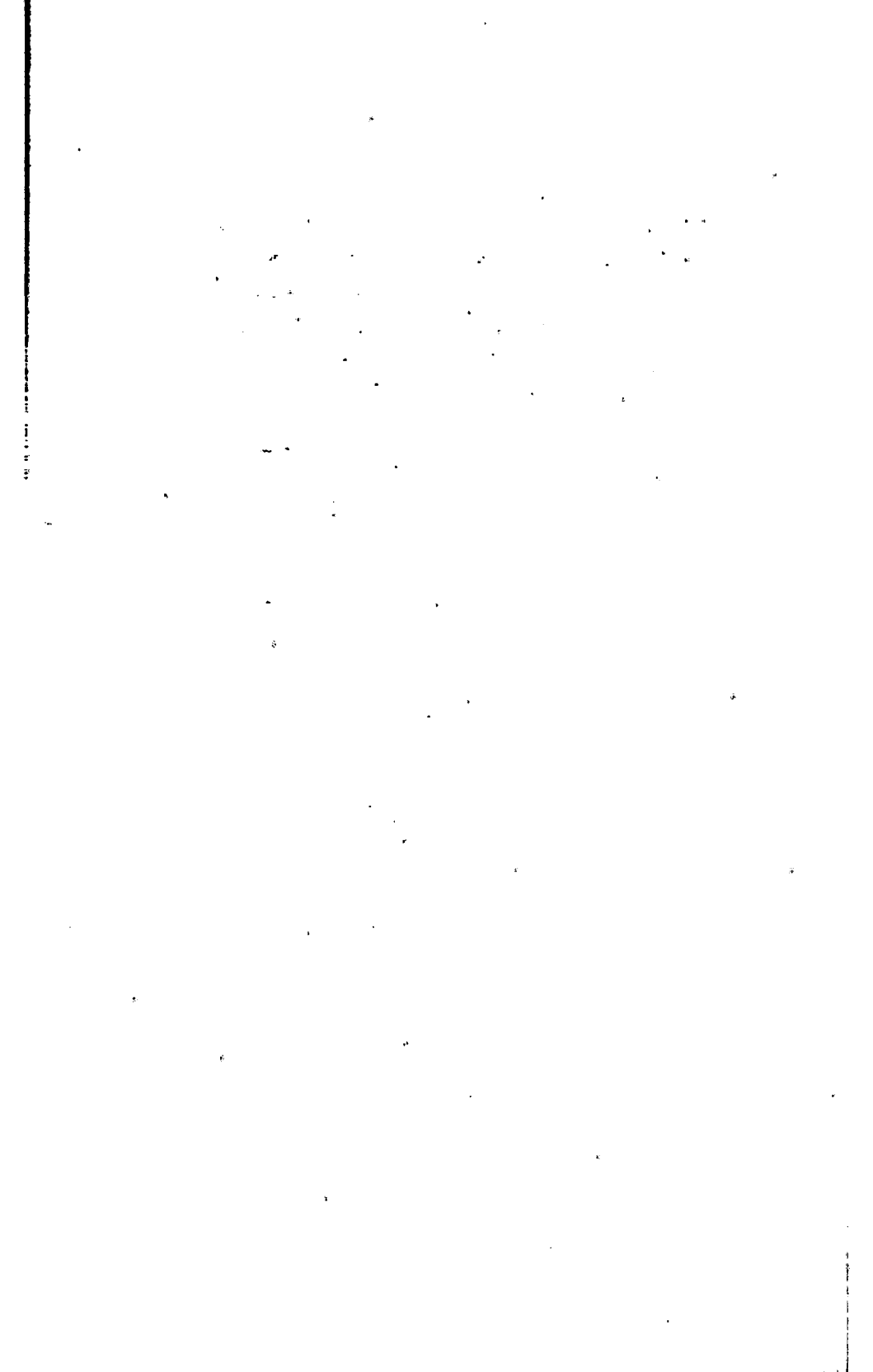
Silence. Envols.

Ce que ces Meidosems ont tant désiré, enfin ils y sont arrivés. Les voilà.

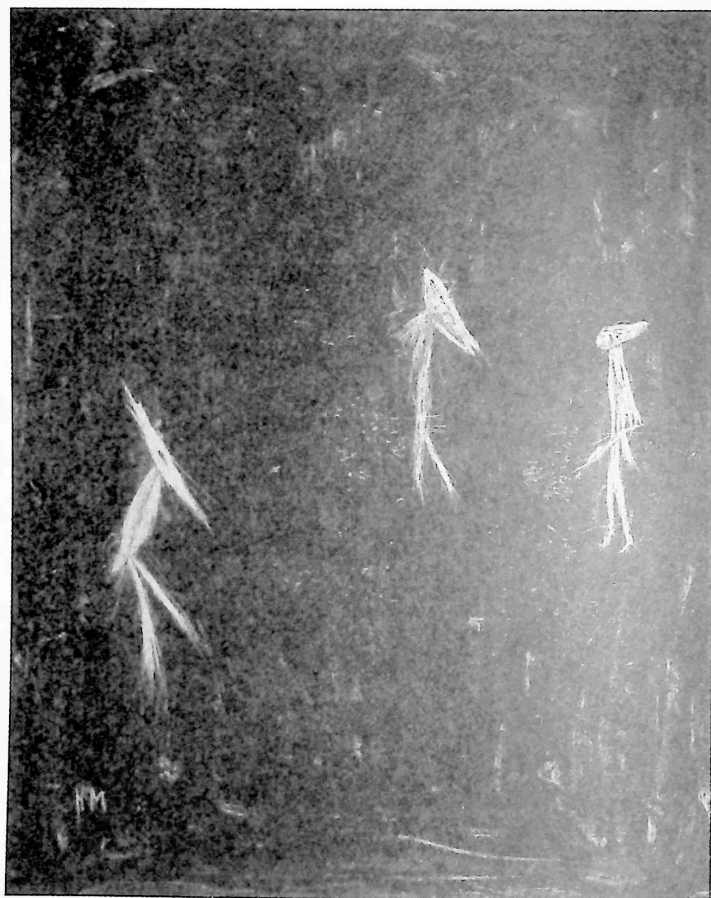
ALAS sin cabezas, sin pájaros, alas despojadas de todo cuerpo vuelan hacia un cielo solar, aún no resplandeciente, pero que se empeña mucho en el resplandor, abriéndose camino en el empíreo como un obús de futura felicidad.

Silencio. Despegues.

Aquello que estos meidosems tanto deseaban, al fin lo han logrado. Ahí van.







REDADAS INTERIORES

Lectura de los *Meiosems*

CHANTAL MAILLARD

MI primer contacto con los meidosems tuvo lugar hace bastante, años, concretamente a mediados de diciembre de 1995, en el sur de la India. Me encontré con ellos en una librería de Pondicherry. Resultó curioso pagar en rupias por el libro, y me era grato pensar que, al atravesar aquella vez el territorio indio con una obra de Michaux bajo el brazo, añadía otra de las ya numerosas coincidencias biográficas por las que me sentía unida a aquel bárbaro de Occidente.

Los meidosems en seguida me fascinaron y, en el camino de vuelta a Benarés, emprendí una primera traducción de algunos fragmentos.¹ Cuando decidí, recientemente, traducir el *Retrato* al completo, volví a plantearme las preguntas a las que me parecía no haber dado respuesta satisfactoria en aquel momento. ¿Qué eran, realmente, aquellos extraños seres? Torpes a veces, imposibles, aborrecibles incluso, aunque casi siempre entrañables, nunca me habían parecido el producto de una imaginación descontrolada, pero no acertaba a situarlos adecuadamente en el territorio de lo imaginario. Esta vez, inicié el recorrido con la siguiente pregunta: ¿son realmente imaginarios los seres imaginarios de Henri Michaux?

¹ "El uapití y el meidosem", *El signo del gorrión*, n° 11, primavera 1996, León. Fruto de aquel mismo viaje es, también, la traducción de "Sobrenvenida de la contemplación" en la *Revista Atlántica* n° 14, Cádiz, 1997.

I

Mis primeras lecturas de los meidosems me habían embarcado en especulaciones acerca de los seres imaginarios, posibles e imposibles. Otros libros de Michaux, escritos y publicados entre 1930 y 1945, daban la pauta, o así lo pensé en aquel momento. Desde los inicios, ya en las *Fábulas de los orígenes* (1923) a Michaux le había gustado inventarse personajes y pueblos. Todos ellos, según él mismo explicaría más tarde, habían sido especies de almohadillas interpuestas entre él y una realidad que le parecía insufrible:

Mis países imaginarios: para mí, especies de Estados-tampone para no sufrir a causa de la realidad.

Durante los viajes, en los que casi todo me hiere, son ellos los que resultan heridos y yo, entonces, logro ver lo cómico, divertirme.

Mis "émanglons", "magos", "hivinizikis" fueron todos personajes-tampón suscitados por el viaje. (Plume desapareció el mismo día en que volví de Turquía, donde había nacido).

Antes, cuando me ocurría algo desagradable estaba molesto tan sólo el tiempo, muy corto, en el que tenía que hacer frente a ello en solitario. Tan pronto encontraba un personaje (tan pronto "retrocedía" en él), me veía libre de apuros, de sufrimientos (al menos de los más graves, los más intolerables). ¡Ahora te toca a ti! Eso hacía que el país extranjero fuese una ocasión, una provocación para inventar personajes; a partir de ese momento, les dejaba a ellos el problema, el de gozar y sufrir a causa de la gente y las cosas extrañas y hostiles. Estaban diseñados para que todo les diese un poco igual y para ponerlo todo boca arriba. Así, los magos (del País de la Magia) nacieron a la mañana siguiente de

mi llegada a Río de Janeiro, y lograron separarme tan perfectamente de aquellos brasileños, con los que no lograba entablar contacto (su inteligencia cafeinada, hecha enteramente de reflejos, nunca de reflexiones), que casi podría afirmar que, a pesar del tiempo que pasé allí, no me encontré con ninguno de ellos. (*Pasages, 1950*).

Viajar fue siempre, para Michaux, una manifestación de rebeldía. “Viaja en contra. Viajes de expatriación”, escribiría en 1959. En primer lugar, contra sus orígenes: Bélgica, un territorio pequeño-burgués a cuyos habitantes, familiares incluidos, se consideraba ajeno, y en el que afirmaba haberse sentido siempre a disgusto. Viajar era darles la espalda a sus compatriotas: “Los belgas fueron los primeros seres humanos de los cuales tuve ocasión de avergonzarme”, escribió. Los retrataría sin piedad como “el pueblo mestizo más trabajador que pueda verse [...] lleno de fuerzas, nobles no, pero que empujan/crecen (*qui poussent*)”. Terminaría renegando de ellos y procurándose la nacionalidad francesa.

El viaje era una desterritorialización; lo cual no significa que se encontrase a gusto en otros territorios. El descontento es un rasgo muy propio de los belgas y, mal que le pese, parece que Michaux lo compartía, al igual que la disposición a la crítica y la facilidad para la sublimación humorística. Inventar personajes era una manera de desplazarse, de elaborar distancias. No hubo territorio que no viese aparecer algún personaje. A Plume (1930), lo inventó en Turquía y a los habitantes de la Gran Carabaña (1936), en Portugal (lugar del que decía estar harto) y otros lugares de Europa: Barcelona, Madrid, Canarias, París, Luxemburgo y también diversos parajes de Bélgica. En una carta a su amigo Pau-

lhan fechada en 1935, escribía: “¡Es increíble hasta qué punto puede uno volverse loco aquí! Se entiende que por huir de estos ardeneses Rimbaud pensase que ni París ni la ‘literatura’ estaban lo suficientemente lejos, que había que irse a África. Menos mal que puedo irme a la Gran Carabaña”. En cuanto a los habitantes del País de la Magia (1940), crecieron en Brasil. El caso de los poddemaís es un poco distinto, pues el *ailleurs*, el “otro lugar” de *Ici Poddema* (1945), escrito durante la segunda guerra mundial, era la Europa ocupada. También entonces se trataba de poner, entre él y la realidad, una mampara que le permitía soportarla; después de transformada era más controlable. Imaginar, para él, era eso: transformar para poder soportar. Michaux viajaba “en contra” y escribía “para”: inventaba para resguardarse, para evadirse, también para rebelarse, y para denunciar. Inventaba e ironizaba contra la fatalidad, contra lo ineludible.

Los viajes de Michaux fueron de menor a mayor interioridad. Ecuador, Asia, Brasil, Europa y, luego... la lejanía se invirtió; la segunda mitad de su obra trataría del “lejano interior”; de él daría cuenta en sus trabajos con la droga. Pero, en uno y otro caso, siempre, la cuestión era atravesarse, pues, evidentemente, en todo viaje tiene uno que vérselas consigo ya que es uno mismo el que se enfrenta al entorno. En el viaje uno va de sí mismo a lo otro para volver a sí mismo; atravesándose. El viaje es siempre un trayecto en el que se pasa del desconcierto a la acomodación, y la escritura, cuando fragua, da cuenta de ese trayecto.

Ahora bien, ¿dónde se situaban los meidosems en todo esto? Que los tres principales libros de pueblos imaginarios, *Viaje a la Gran Carabaña*, *En el país de la Magia* y *Aquí Poddema*, hubiesen sido revisados y publicados en un solo volumen (*Ailleurs*) en

el mismo año en que apareciera la población meidosem hacía suponer que la invención de ésta respondía a una estrategia similar. Así que había que preguntarse contra qué habían nacido los meidosems, y para qué. Esto, sin embargo, no volví a planteármelo entonces, sino más tarde, y después de un amplio rodeo.

Como dije al principio, mi primera lectura de los *Meidosems* me llevó a una serie de consideraciones acerca de los seres imaginarios. Recordé los cronopios y los famas de Cortázar, los marcianos de Ray Bradbury o el uapití de Boris Vian. Éste, al igual que los meidosems, me había llamado siempre mucho la atención. Me di cuenta entonces de que el atractivo que ejercía sobre mí era de naturaleza lógica. En efecto, del uapití sólo podemos conocer aquello que pertenece a su definición: que es verde y que hace ¡plop! cuando cae al agua. Si apuramos un poco, dado que el perro va en busca de ellos olfateando el humus en el bosque, tenemos opción para abrir connotativamente el universo vegetal (trufas, setas, etcétera) o animal (babosas, etcétera) y asociar al uapití con algunos seres que pueblan el bosque. Pero nada más; la imaginación del lector no puede añadir nada. Sin duda, con más o menos diferencias, esto ocurre con todos los personajes que podemos imaginar, sean éstos ficticios (posibles e imposibles) o reales. Imaginamos siempre de acuerdo con los datos que tenemos y a partir de ellos. Pero la imaginación siempre deja abierta la zona de nuestro desconocimiento; nuestro desconocimiento no es sinónimo de ausencia sino más bien de todo lo contrario, es una zona de posibilidad, siempre abierta a la eventualidad de un conocimiento suplementario. En el caso del uapití, sin embargo, no ocurre lo mismo. Su naturaleza responde escuetamente a las cua-

lidades mencionadas. El “ser” no le es atribuido en la descripción, sino que el lector se lo añade debido a lo difícil que resulta pensar las cualidades si no están “soportadas” por alguna “sustancia” (lo cual, dicho sea de paso, es una redundancia puesto que lo sub-stante se define como lo que soporta). El uapití es, por ello, de alguna manera, un ser imposible.

En mi cuaderno de viaje de 1995, encontré las siguientes anotaciones: “Los meidosems de Michaux son el modelo inverso del uapití de Boris Vian. Su autor los va definiendo página a página, sumando características que conforman poco a poco su ser. Son seres que nunca están acabados de construir en la imaginación. Nunca el meidosem es una criatura del todo configurada, tampoco termina de parecerse nunca a tal o cual otra cosa. Los meidosems son muchos. Parece que son todo un pueblo, o una especie, o un modo de ser. Hacen, sienten, huyen, quieren vivir intensamente, estallan. Tienen cuerpo, miembros elásticos, tienen rostros extenuados, calcinados, están heridos, se hieren; son acaso una manera de ser lo humano, una manera de vernos ser. Los meidosems no son seres imposibles, tampoco seres posibles; son el envés del ser imposible. No son imaginables porque, en su maleabilidad, nunca adquieren imagen definida”. Desde esta perspectiva, los meidosems tenían poco que ver con seres imaginarios como los cronopios y los famas de Cortázar o los marcianos de Bradbury o incluso con los emanglones y demás tribus de Michaux que, aun siendo ficticios, no dejan de ser posibles. Los seres imaginarios resultan siempre de ciertos desplazamientos, deformaciones o anáforas de la realidad conocida. Y es que, de la misma manera y por el mismo motivo que no se puede crear de la nada, tampoco se puede imaginar a partir de nada.

Los cronopios, famas, marcianos, emanglones y demás desafían los usos, pero no la lógica. Los adjetivos que definen a aquellas tribus podrían atribuirse sin dificultad a los seres humanos: los arpedros son intransigentes; los kalakíes, peleones; los baulares, insoportables; los arpetes, traidores, etcétera, y sus costumbres vienen dadas simplemente por la perversión de las normas de conducta de las sociedades conocidas (las conocidas, entonces, por Michaux): los onanus vuelven a repartirse las mujeres cada dos años; entre los emanglones, el que trabaja está mal visto, odian el sol, etcétera. Se trata de simples inversiones o per-versiones de lo conocido. En la Gran Carabaña, lo que se pervierte son las costumbres principalmente; en el País de la Magia, Michaux va más lejos: lo que se invierte o se pervierte es la lógica del mundo. Voces de pájaros sin pájaros (en jaulas vacías), una ola sin océano, hígados de ternera sin ternera, pechugas de pollo sin pollo, etcétera, son sinécdoques modificadas (la parte *sin* el todo), figuras semánticas visuales. Una gota de agua más sensible que un perro, que se encariña y se pone melancólica si nadie se ocupa de ella; un traje para pronunciar la letra *Vstts*, otro para la *R* y otro para la letra *Khng*; agua que se retiene de correr porque está acostumbrada a alguien, los veintidós pliegues con los que nacen los niños... imágenes, todas, que resultan de la perversión de un espacio al que la realidad nos tiene acostumbrados.

Michaux describió los usos y costumbres de estas poblaciones suyas como lo haría un etnólogo. De hecho, siempre mostró gran interés tanto por la etnografía como por la zoología. Junto con su cuaderno de notas, en su viaje por el Pacífico, en 1928, llevaba un tratado titulado *Notas de zoología*. Nunca dejarían de intere-

sarle. Hasta tal punto coinciden en la forma sus relatos con aquellos textos científicos, que Jean-Pierre Martin, en su biografía, los denominó “etnografías imaginarias”. Es probable que el propio Michaux lo entendiese así, a juzgar por la nota que Paulhan redactó para la edición de *Viaje a la Gran Carabaña*: “La descripción de las costumbres de los hacs, halalás, emanglones y urgullas (entre otros) no serán sólo una contribución preciosa a la ciencia de la mentalidad primitiva; también ayudará al lector sensible y escrupuloso a conocerse mejor”. Y ha de ser bastante evidente esta voluntad científica de Michaux, a juzgar por el interés que manifestó hacia estos textos un investigador de la Universidad de Québec, Jacques Paquin, quien, en un estudio reciente,¹ se entretuvo en mostrar el paralelismo estructural de este tipo de relatos con las “Historias naturales”, típicos manuales de la ciencia del XIX que se ocupaban de realizar la descripción (el “retrato”) de las características comunes a una especie. Dichos manuales eran confeccionados por un observador que se situaba, evidentemente, en un lugar supuestamente neutro (el problema del “ojo inocente” sería contemplado mucho después) y acompañaba sus descripciones de sendas ilustraciones.

La descripción de los meidosems no escapa, formalmente al menos, al diseño de estas Historias naturales. Es un retrato, por supuesto. Sin ir más lejos, el título, *Retrato de los meidosems*, lo confirma. El que consta en el cuaderno manuscrito de Michaux es aún más explícito: *Meidosems. Retratos y usos*. Y, en primera pá-

¹ “Du vivant et du visible: les Histoires naturelles de Jules Renard, de Henri Michaux et de Pierre Morency”, Revista *Tangence*, n° 73, otoño 2003.

gina: *Usos, rostros, vidas*. Un retrato, cuando es escrito, es una descripción. Y, evidentemente, el texto que trata de los meidosems describe a los meidosems. Que el autor se situaba en un lugar de observación, también es evidente. Y en cuanto a las ilustraciones, hay que tener en cuenta que, en su primera edición, el texto iba acompañado de doce litografías, de las que se prescindieron, para su reedición, al ser incorporado en *La vie dans les plis*. Todo esto era evidente; no obstante, me resistía a considerar a los meidosems en un plano de igualdad con los demás seres imaginarios de Michaux. No me parecía que guardasen demasiada relación con los cronopios, los famas o los marcianos, ni tampoco con los eman-glones, los hacs, los poddemaís o cualquiera de los demás personajes anteriores a los propios meidosems. Su extrañeza era otra.

Los meidosems se suben por la savia de los árboles y no por las ramas, adoptan formas diversas, son elásticos, se hinchan, se endurecen, tienen sentimientos, pasiones, sufren, sus cabezas revientan, sus huesos se pudren, se mueven veloces, los hay que se pavonean, los hay que estallan y también los hay que se ponen guantes...

Se han puesto guantes para el encuentro. / Dentro del guante, hay una mano, un hueso, una espada, un hermano, una hermana, una luz, depende de los meidosems, de los días, del azar. / Dentro de la boca hay una lengua, un apetito, palabras, una ternura, el agua en el pozo, el pozo en la Tierra. Depende de los meidosems, de los días, del azar. / En la catedral de la boca de los meidosems también izan pabellones.

...¿qué descripción era ésta? ¿Podía el lector enfrentarse a fragmentos como éste con pretensión de hallar un significado?

Pensé en el surrealismo. Es fácil asimilar al Michaux de la primera etapa con el surrealismo. Es cierto que no fue totalmente ajeno a la influencia de aquel movimiento, pero son sin duda más las diferencias que las coincidencias. Cuando salió publicado "La ralentie" (1936), ante la intención de algunos críticos de emparentarle con aquel movimiento Michaux exclamó que de escritura automática no había en el texto ni dos líneas. También se defendió de ello por escrito cuando un editor americano quiso incluirle en una antología del surrealismo. Las raíces son otras, decía.

Bien es cierto que los surrealistas pretendían descubrir el funcionamiento "real" del pensamiento (Breton formula esta intención en su manifiesto) y que esto no era ajeno a las intenciones de Michaux, pero no en la época en la que escribe los *Meidosems*. Su interés por los "otros" estados de conciencia se plasmaría en una etapa posterior, la de los "lejanos interiores". La escritura de Michaux, en realidad, nunca dejó de ser una escritura de viaje, la diferencia está en que sus pueblos imaginarios, que conciernen a la primera mitad de su obra, responden a lo que podríamos llamar viajes de composición, mientras que los siguientes serían viajes de exposición: en los primeros, el autor se posiciona en el lugar del observador; en los segundos, en cambio, se sitúa a sí mismo en el lugar de lo observado. Y en esta etapa, que se inicia claramente después de los *meidosems* y que coincide con su mayor dedicación a la pintura, Michaux prescindió totalmente de aquellos rasgos que pudiesen emparentarle con el surrealismo. A Michaux le interesó entonces descubrir los estados de conciencia más allá de la percepción "normal". Lo que para los surrealistas era una ac-

tividad divertida y “artística” a la que daban curso con métodos infantiles (asociaciones aleatorias, expresiones oníricas), para Michaux era una empresa científica. Y si ellos pretendían hacer “arte”, Michaux no. Para él, la escritura era un medio, como también la pintura, para la investigación de algo más importante.

Pero los textos que nos interesan aquí son anteriores a esa etapa michaudiana que corresponde a sus investigaciones con la mesalina. Son precisamente aquellos que, a primera vista, el lector está tentado de emparentar con el surrealismo, y no tanto por la temática de los mismos como por el aparente juego de absurdo que entrañan. Digo bien: aparente, pues, en efecto, contrariamente a lo que pueda parecer, no hay en ellos un ápice de escritura automática. Nada de invención tampoco, si en la invención se entiende que no hay referente. Todas las tribus de Michaux habían tenido su referente; era el mundo que le rodeaba en cualquiera de los lugares en el que estuviese en el momento en que los inventaba, así que ¿por qué no iba a tenerlo ésta?

Michaux describe, retrata. Sin embargo, hay algo que hace que el meidosem sea un retrato muy diferente del de los demás pueblos imaginados por él, y es que no parecen tanto ser el resultado de anáforas o cualquier otro procedimiento transformativo de la realidad como la expresión de la realidad contemplada con otros ojos o, digamos mejor, con otra profundidad de campo. Aquellos breves fragmentos me proponían la visión de un mundo que, siendo extraño, no dejaba de ser el mío.

Llegué entonces al convencimiento de que Michaux no trabajaba con el absurdo, sino con la metáfora, de que los suyos eran

universos metafóricos que violentaban los límites convenidos, los forzaban, y que ésta y no otra era la coincidencia con el surrealismo, pero que también en ello radicaba su diferencia.

Entender el mundo meidosem (y de paso los mundos imaginarios de Michaux) como una sucesión de metáforas era bastante fácil. Había más que suficiente material para ello. Por ejemplo:

Aquí, una llanura ondulada abalanzándose hacia el meidosem que se detiene, estupefacto, soltando su trabajo, en el que estaba no obstante muy empeñado, soltándolo todo para obedecer a esta fatal fascinación. / Los elásticos de su ser se tensan, se dilatan. / Puede que no sea tan peligroso como parece.

Sin duda no es normal que una llanura se abalance sobre alguien. Es una llanura ondulada. El adjetivo que he traducido por “ondulada” es *mamelonne*, una palabra que tiene relación con “mama” y connota las curvas del pecho femenino. ¿No tendríamos aquí una metáfora del comportamiento de las pulsiones amorosas? Llanura como mujer. Volvamos al texto y leámoslo así...

El choque —y de ahí el atractivo— que resulta de las composiciones imaginarias a las que decimos absurdas o surreales (por evitar la palabra “surrealista”) responde al empeño de literalidad en la lectura del código metafórico. Que una llanura se abalance sobre alguien es imposible, pero que una mujer (que es-como una) llanura se acerque impetuosamente a un hombre no es imposible, es coherente con un tipo de comportamiento conocido. Cuando una imagen surreal se descodifica metafóricamente, los dos ámbitos distintos que dan lugar, por su superposición, a la metáfora, se disocian, recobrando su respectiva autonomía: la palabra

“llanura” vuelve a insertarse en su conjunto orográfico y deja libre el sitio para que la palabra “mujer” vuelva a insertarse en el conjunto “comportamientos humanos” del que había sido desplazado.

Estas consideraciones vinieron a reafirmarme en la convicción de que los mundos de Michaux no eran mundos imposibles, ni sus personajes, seres ficticios. Un ser ficticio, en efecto, es tal porque no tiene referente alguno. No está en el lugar de otro, sino que ocupa un lugar propio. Una metáfora, en cambio, ocupa el lugar que es de otro; no es una deformación sino un transporte (*metaphoreo*).

Podíamos leer, por ejemplo, el fragmento siguiente como-si los tallos fuesen ascensores en un gran edificio:

Los tallos ascendentes en los que toman asiento llevan a una terraza abierta. Hay muchos tallos que suben. No hacen ruido. Hay muchas terrazas. Pero no son más que terrazas y tarde o temprano hay que volver a bajar debido a las cosas que se necesitan. / Luego, rápido, volver a subir. / La mayor parte de la energía se emplea en la búsqueda de los tallos ascendentes. No siempre tiene uno el suyo. El impaciente ha de juntarse con otro que haga funcionar el suyo, grande éste, y en el que lleva a un montón de meidosems. / Llegados arriba, el otro se hace pagar en ruidos. De allí el estruendoso jaleo en una u otra terraza, si es espaciosa. Por otra parte, casi cualquier terraza es liberadora de gritos.

El reto era, pues, descubrir el referente, deconstruir la gran metáfora meidosem. Sin embargo, tendrá razón el lector que pen-

sase ahora que esto es simplificar demasiado. Y no solamente porque una obra metafórica es siempre mucho más amplia que su referente y que la reducción al símil elimina precisamente lo que de arte tiene y, por tanto, la apertura comprensiva a la que diese lugar, sino también y sobre todo porque —así lo intuía— en el caso de los meidosems, había algo más.

Hasta aquí había recibido el texto como un universo imaginario enormemente sugerente. Cada página era un retrato. Sagaz, despiadado las más de las veces, irónico sin duda, mordaz, Michaux me ofrecía imágenes de un mundo, el nuestro, aprehendidas desde otro lado, con otros ojos, o con ninguno, con sensores pictóricos, tal vez, u otros entrenados en la captación de los movimientos interiores. Me presentaba a sus personajes mediante un dominio impresionante de la analogía —metáforas imbricadas, extraordinariamente ricas— y una capacidad poco común de deconstrucción de lo evidente. Cada texto se me aparecía como un poema en prosa que era a su vez un episodio cinematográfico. Una pequeña historia.

Agrada, y sin embargo... / Duerme a caballo en su pena inmensa. / Su camino es el horizonte circular y la Torre perforada del cielo astronómico. / Agrada. Su horizonte inadvertido ensancha a los demás meidosems que dicen: “¿Qué pasa? ¿Pero, qué pasa?...” y notan algo extraño, como un crecimiento cuando se aproxima. / Y, no obstante, duerme a caballo en su pena inmensa...

No, aquello no era una simple metáfora. La metáfora supone la aceptación de un juego de ficción entre el símil y su referente "real". Esos pequeños fragmentos me daban a ver mi mundo, el nuestro, desde una perspectiva nunca vista, como el resultado de nudos e imbricaciones de estados psíquicos. ¿Era ésta, ya, la descripción de algún "lejano interior"?

No me cabía duda de que *Retrato de los meidosems* era un texto bisagra, una pieza a medio camino entre los viajes exteriores y los interiores.

De una bruma a una carne, infinitos, los pasajes en país meidosem.

¿A qué territorio se estaba refiriendo? ¿A qué tipo de "pasaje"?

Me pareció imprescindible descubrir el universo del que partía, aquél al que el universo meidosem retrataba.

Y, para empezar, había algo más a tener en cuenta. Los meidosems eran seres extremadamente dolientes. Examiné las reiteraciones terminológicas; no podían pasarse por alto:

percé: reventado, horadado, colado. Ojos reventados, cabezas perforadas, cielos horadados, venas o tripas como coladores. Un mundo así viene a parecerse a un enorme colador de cosas-coladores, un mundo de cosas y seres interconectados por sus vicisitudes, por sus emergencias, sobre todo por sus debilidades, sus carencias y sus sufrimientos.

éperdu: una palabra que aúna los significados de, pérdida y locura, pero también de consentimiento, de entrega total. Una llanura *éperdue* se lanza hacia un meidosem, una cría de meidosem queda prendida, *éperdue* en los árboles ...

s'agiter: todo se agita, los seres, sus hilos, sus filamentos.....

crevé: reventados los techos, los ojos, las venas de la memoria o los vasos del alma, la vida, el propio meidosem...

Y, luego, los fluidos, los flujos, las corrientes, los hilos. Tanta es la reiteración de lo filamentososo que Jean-Pierre Martin llegó a considerar que el pueblo meidosem era muy diferente de los demás pueblos de Michaux. Era más estilizado, más abstracto que todos los que le habían precedido, y que no era una descripción etnográfica. Pensó en relacionar al meidosems con el hombre reducido a hilo de Ponge, y con las figuras de Giacometti, y con el Odradek de Kafka (que Michaux había leído). El Odradek es un ser que "tiene el aspecto de un carrito de hilo en forma de estrella plana",¹ que aunque parezca que esté cubierto de hilo, en realidad está formado por trozos de hilo anudados o apelmazados entre sí, y que habita alternativamente bajo la techumbre, en escaleras, en pasillos y en el zaguán:

Por los techos hundidos surgen cabezas ávidas, curiosas, azoradas, cabezas de meidosems. / Por las chimeneas, por las grietas, por todo lo que admite la máquina de mirar. // En la casa,

¹ Kafka; "Las preocupaciones de un padre de familia".

en la estancia, entre los listones (son cientos de listones por cada puerta) aparecen meidosems, desaparecen meidosems, reaparecen, vuelven a desaparecer. / Ahora aquí, ahora allí, rápido, los meidosems figones.

*

¿A qué paisaje meidosem podría faltarle las escaleras? Por todas partes, hasta el horizonte, escaleras, escaleras... y por todas partes, cabezas de meidosems encaramados a ellas (...)

Y finalmente, sí, estaban las cabezas: perforadas, trituradas, inquietas, ávidas, curiosas, azoradas, arborescentes, redondas, prensiles, encaramadas a escaleras, gigantescas y que crecen, cabezas vaciadas, cabezas de insecto, etcétera.

Las cabezas, también las pintaba. Nunca dejó de pintar cabezas. Si duda, pintaba lo que veía, pero lo que veía no era lo más común. ¿Qué es lo que veía?

Con la certeza, ya, de que aquel universo tenía un referente muy concreto, no pude eludir la pregunta: ¿Cuándo escribió Michaux sus meidosems? ¿Dónde? Si siempre habían aparecido sus personajes durante algún viaje, ¿cuál era, pues, el país donde habían nacido los meidosems?

Pronto me daría cuenta de que la pregunta era acertada, pero no los términos en los que la había formulado. No se trataba de dónde, sino de en qué circunstancias. Había habido viaje, sí, por supuesto, pero era el primer gran viaje para el cual él no había tenido que moverse. Había traspasado fronteras, pero los territorios, oscuros, dolientes, eran interiores.

II

Meidosems aparece editado por primera vez en octubre de 1948 por la editorial Le Point du Jour. Es una edición de lujo con tirada de doscientos setenta y un ejemplares. El texto consta de setenta fragmentos sin título y va acompañado de doce litografías, y una decimotercera para la portada y contraportada. Los ensayos de estas litografías datan del mes de febrero de 1948. En ese año, y a partir de estas litografías, Michaux renuncia casi a la escritura, deja prácticamente de viajar y empieza a pintar frenéticamente.

¿Qué ocurrió aquel año?

Michaux se había instalado definitivamente en París en 1943 con su esposa, Marie-Louise, en un apartamento de la rue Séguier. Una noche, a mediados de enero, Marie-Louise, estando sola en casa (Michaux está en Bélgica), enciende un fuego. Su camión de noche de nylon se inflama. Abre la ventana, y una ráfaga de aire la convierte en antorcha. Pasa poco más de un mes en el hospital, con quemaduras de segundo y tercer grado en el rostro, en el pecho y en la espalda. El 23 de febrero, después de una mejoría, muere de una embolia pulmonar.

En este mismo año, aparte de los *Meidosems*, Michaux escribe uno de sus textos más directamente autobiográficos, uno de los poquísimos escritos en primera persona aunque se inventase, para designarse, al personaje Pollagoras, viejo y cansado de luchar.

“El desmantelamiento se inició con la muerte de alguien con quien yo vivía. Ese alguien era mujer, es decir, apta para deslizarse en todas las galerías del alma.

Cayó en la Muerte. De repente. Sin ningún acuerdo.

Lejos de la orilla, el mar se retiró.

Las arenas alcanzaron las llanuras, las llanuras y las profundidades, y una noche advino que espantó mi noche, vasta no obstante, con que me resguardaba de la luz insoportable de los otros.”

(...)

Llegó con las lluvias, mi camarada, aquél que, según se dice, cada cual lleva a su espalda.

Llegó con las lluvias, triste, y aún no se ha secado.

He iniciado varios viajes, desde entonces. He alcanzado algunos territorios nuevos. Pero no he podido desentristecerle. Ahora, estoy cansado. Mis fuerzas, mis últimas fuerzas... Su traje mojado —¿o es el mío ya?— me hace temblar. Habrá que volver a casa.

“La vejez de Pollagoras” es un texto corto de cuatro fragmentos que ha de emparentarse con otro: “Nous deux encore”, escrito también en ese año, en memoria de Marie-Louise, y del que se hizo tan sólo una edición muy limitada para los amigos.

Con estos datos, mi lectura de los meidosems fue evidentemente muy distinta. Coincidí con Raymond Bellour en que aquel texto, aun siendo el último de sus “retratos” tribales, era “un viaje sin viajero, un espacio transfigurado por el dolor”.¹ Estos seres

¹ Nota a *La vie dans les plis*, en *Oeuvres complètes* II, La pléyade, Callimard, París.

fluidos, a los que el espacio bebe, eran su esposa, tal como la describe en “Nous deux encore”:

Cuando toco tu fluido tan delicado,
que permanece en tu habitación (...)
ese fluido tenue al que siempre había que proteger (...)
impetuosa y frágil, dada a las catástrofes

Marie-Louise era frágil, en efecto. La retirada de la pareja a los Pirineos durante una larga temporada pocos años antes se debía a una tuberculosis. Él la había cuidado entonces, y la cuidó de nuevo; él era el tronco alrededor del cual ella se enroscaba para poderse sostener:

Tus grandes esfuerzos de lianas en mí, ya lo ves (...)

Imposible no poner aquel párrafo en relación con fragmentos como éste, de los *Meidosems*:

Toman forma de burbuja para soñar; toman forma de liana para conmoverse.

Apoyada contra un muro, un muro que, por lo demás, nadie nunca volverá a ver, hay una forma hecha de una cuerda larga. Se entrelaza.

Eso es todo. Es una meidosem.

Y espera, ligeramente desplomada, aunque mucho menos que cualquier cordaje de su dimensión que se apoyara sobre sí mismo.

Espera.

Días, años, venid ahora. Ella espera.

Ella, sin duda, era una meidosem; a veces, también, un meidosem:

Gran, gran meidosem, pero no tan grande después de todo, a juzgar por su cabeza. Meidosem de rostro calcinado. / Y ¿qué es lo que te ha quemado así, moreno? / ¿Fue ayer? No, es hoy. Cada día de hoy. / Y está resentida contra todos. / Calcinada como está, ¿no es natural, acaso?

Ella era la orgullosa que, según refería Michaux en cartas a sus amigos, padecía sin quejarse, por orgullo:

Canta, aquella que no quiere gritar. Canta, porque es orgullosa. Pero hay que poder oírla. Tal es su canto, un alarido que traspasa el silencio.

Ella, sin duda, la del alma traspasada:

Flujos de afectos, de infección, flujos de sufrimiento residual, caramelo amargo de antaño, estalagmitas formadas lentamente, con esos flujos camina, con ellos aprehende, miembros esponjosos nacidos del cráneo, atravesados por miles de pequeños flujos transversales que llegan hasta el suelo, extravasados, como de sangre que reventase las arteriolas, pero no es sangre, es la sangre de los recuerdos, del alma traspasada, la frágil cámara central, luchando en la estopa, es el agua enrojecida de la vena memoria fluyendo sin propósito, pero no sin causa en sus tripas pequeñas que hacen aguas por doquier; ínfima y múltiple descomposición.

Inequívoco fragmento en cuya primera versión, la que se encuentra en el cuaderno manuscrito, ahí donde dice "la frágil cá-

mara central” decía “es la sangre [...] de la frágil habitación manchada, es la persona del núcleo central, luchando en la estopa”.

Mucho más tarde, en *Émergences-Résurgences* (1972), se referiría al “accidente” de la siguiente manera:

Un accidente. Grave. Muy grave. Afectando a una persona que me es próxima. Todo se detiene. Ya no tiene mucho sentido la realidad, la otra realidad, la realidad de la distracción, la que no tiene que vérselas con la Muerte.

Pero esto no era todo. Haría falta otro elemento más para que aquel universo meidosem se me hiciese diáfano. El que se refiere al propio Michaux como protagonista del drama.

Para la reedición de *Retrato de los meidosems*, en *La vie dans les plis*, Michaux no sólo prescindió de las litografías; también eliminó uno de los fragmentos, el siguiente:

Hace de ti su confidente, papel tenue, muro de seda, cáscara de los demás. Grita “Sáquenme de aquí”. “Sáquenme de aquí”, grita sin cesar. Pero lo que se oye es, vagamente, “Flores, Flores” o puede que “amor”. Sin embargo, grita tan sólo “Sáquenme de aquí, sáquenme de aquí”. // Muro endeble que inscribe sin escuchar, que escucha sin adivinar, que adivina sin creer, muro endeble que traiciona al que implora, diciendo “Una persona pequeña querría una pequeña libertad”.¹

¹ «Il se confie à toi, papier ténu, mur de soie, pelure des autres. Il crie “Sortez-moi d’ici”. “Sortez-moi d’ici”, crie-t-il sans cesse. Mais ce qu’on entend c’est, vaguement, “Fleurs, Fleurs” ou peut-être “amour”. Mais il crie seulement “Sortez-moi d’ici, sortez-moi d’ici”. // Mur faible qui inscrit sans écouter, qui écoute sans deviner, qui devine sans croire, mur faible qui trahit celui qui implore, disant “Une petite personne voudrait une petite liberté”».

¿Quién gritaba, sobre el papel? ¿Ella, o él? Era él, quien hacía del papel su confidente. ¿Quién gritaba, pues, “sáquenme de aquí”? ¿Quién era, de los dos, el que quería esa libertad, pequeña libertad para la pequeña persona, pequeña libertad imposible?

El rostro encadenado, helo aquí. / El rosario de anillas le sujeta por los ojos, le estrangula, tira hacia abajo, desgarrá, le hace sufrir por el peso de las anillas que se suma al peso de la esclavitud. / La larga sombra que proyecta hacia delante puede hablar largo y tendido acerca de ello. // ¡Tiempo! ¡Oh, el tiempo! Todo ese tiempo tuyo, que hubiese sido tuyo...

*

Un meidosem estalla. Mil venillas de su fe estallan en él. Vuelve a caer, se derrama y se extravasa en nuevas penumbras, en nuevos estanques.

Qué difícil es caminar así...

¡Qué difícil es caminar así!... Sí, Michaux se pasa los días en el hospital. Por la noche, camina de vuelta a casa. A su casa vacía. Repleto de las imágenes de todo el día. Veamos el texto completo de *Émergences-Résurgences* del que antes sólo avancé una frase. (El texto data de 1972; habían transcurrido más de veinte años).

Un accidente. Grave. Muy grave. Afectando a una persona que me es próxima. Todo se detiene. Ya no tiene mucho sentido la realidad, la otra realidad, la realidad de la distracción, la que no tiene que vérselas con la Muerte.

En un hospital no se elige el destino. Ni la curación, ni el abandono se eligen.

Mis días transcurren allí, trato de no ver, de que lo que deje ver no sea tan sólo la Muerte... pero esa palabra nunca será pronunciada. Debo dar esperanzas, infundir valor.

A la vuelta de un día de hospital, en una tarde de hastío y de agotamiento, pienso en mirar imágenes. Al menos creo que eso es lo que voy a hacer. Abro una carpeta. En ella hay algunas reproducciones de obras de arte. ¡Al diablo con ellas! Las aparto de un golpe. Ya no puedo introducirme en ellas. Algunas hojas de papel en blanco aparecen luego. También ellas han cambiado. Inmaculadas, me parecen tontas, odiosas, pretenciosas, sin relación con la realidad. Con humor sombrío, habiendo echado mano de una, empiezo a embadurnarla con algunos colores oscuros y, enfurruñado, a echarle agua al azar, a chorros, no para hacer algo especial, ni mucho menos un cuadro. No tengo nada que hacer, sólo tengo que deshacer. Tengo que deshacerme de un mundo de cosas confusas, contradictorias. Con la pluma, tachando rabiosamente, hiero las superficies para devastarlas, así como la devastación pasó por mí todo el día, haciendo de mí ser una llaga. ¡Que de este papel también surja una llaga!

¿Y por qué no, en vez de eso, haber tratado de escribir?

¡Escribir!

¿Palabras? No quiero ninguna. Abajo las palabras. En este momento ninguna alianza con ellas es concebible.

Estoy más allá. Necesito abandonarme, abandonarlo todo, sumergirme en el desánimo total, sin resistirme, sin querer comprenderlo, como un hombre aturdido por los golpes que aspira a aturdirse aún más... Necesito desencadenarme de la cadena de mentiras y de mi compostura falsamente calmada, de las afirmaciones de esperanza o de confianza en el futuro que he hecho habiendo yo mismo perdido la confianza. Todo se ha vuelto a derrumbar.

Nuevamente se impone la inanidad de la vida que pende de un hilo, lo absurdo y falso de toda armonía, la estupidez de toda empresa —y el mundo espantoso e inmenso del sufrimiento, nunca alejado, que le cierra la boca a todo lo demás.

Por eso, para aliviarme un poco de todo eso, la pintura es más conveniente. Mi falta de preparación casi total. Mi incompetencia, mi incapacidad para pintar, preservada hasta esta avanzada edad me permiten abandonarme, abandonarlo todo —y sin esfuerzo— al desorden, a la desarmonía y el estropicio, al mal y la confusión, sin malicia, sin vuelta atrás, sin retoque, inocentemente.

Echo el agua al asalto de los pigmentos, que se deshacen, se contradicen, se intensifican o se transforman en su contrario, moviéndose de las formas y las líneas esbozadas, y esta destrucción, mofa de toda fijeza, de todo dibujo, es hermana y hermano de mi estado que ya no le encuentra sentido a nada.

Atraídas por los gestos bruscos, desordenados, por el impacto de los líquidos arrojados de cualquier modo sobre los colores que enseguida se derraman en abanico o chorrean, por el recuerdo de los enfermos lívidos, descarnados, en las salas del lamentable hospital, entrevistados durante el día (y por el relato que había oído de su trágica historia), unas cabezas desgraciadas, al límite del desamparo, aparecen sobre el papel, cabezas o fragmentos de cabezas, desolaciones de ser, como si hubiesen estado dispuestas, a la espera tan sólo, para venir, de mi gesto borrón de hombre enloquecido, trayendo su propia miseria, así, en desorden, reuniéndose conmigo, hechas jirones.

Una vez hallada la vía hacia el alivio, me haría, luego, adicto a ella.

Esta manera de pintar habría tenido que acabar poco a poco, pero no acabó —ya nunca acabó.

Pintar vino a ser, en efecto, para Michaux, a partir de entonces, un gesto necesario, tan necesario o más que la escritura. Pocos días después de la muerte de Marie-Louise, fue a ver la exposición de Klee, se compró una mesa de dibujo y empezó a pintar frenéticamente. En el papel aparecieron líneas, manchas, trayectorias, y de éstas surgieron cabezas, cuerpos dolientes, filamentosos, fluidos, enmarañados, confusos, retorcidos, seres... meidosems. Los seres que habían poblado su mente durante el día. El de los meidosems era, sin duda, un espacio pictórico y la escritura buscaba la figura mientras la mano buscaba el gesto. Trazos amplios o golpes de tambor, como los que dicen haberle oído producir, en aquellas noches, en el tam-tam guineano que le había ofrecido un amigo.¹

Durante ese período hospitalario fue cuando Michaux le propuso al editor Bertelé hacer una edición de lujo que contuviese ilustraciones. Más tarde, abandonó el proyecto e hizo él mismo doce litografías con el impresor Desjobert. Son las litografías que acompañarían a los meidosems en su primera edición. ¿Cómo, pues, no asociar aquellos textos con lo sucedido? El universo de referencia, como señala Jean-Pierre Martin (aunque con mucha cautela, pues entiende que es arbitrario atribuir una significación unívoca a un texto literario) no podía ser otro que el del hospital, ese “polígono alambrado del Presente sin salida”.

¹ En *Passages*, con fecha de 1949, se encuentra el siguiente poema, que transcribo por la relación que pudiese tener con lo que aquí se cuenta y el espíritu de rebeldía que lo anima, acorde probablemente con el estado de ánimo inducido por los sucesos acaecidos meses antes.

Cristo no es el único en haber sido crucificado. Éste también lo ha sido, meidosem inscrito en el polígono alambrado del Presente sin salida.

Y así, a partir de aquí es como pude, finalmente, realizar una lectura del *Retrato de los meidosems* bien distinta de la primera...

El mal es el ritmo de los demás

¿Por qué me pongo a tocar el tam-tam * ahora? * Debería decir tambor africano.
Por mi dique
Para romper vuestros diques
Para franquear la marea de los nuevos aguafiestas
Para auscultarme
Para tomarme el pulso
Para precipitarme
Para ralentizarme
Para dejar de confundirme con la ciudad con ELLOS con el país con ayer
Para permanecer a caballo

Contra Versalles
Contra Chopin
Contra el alejandrino
Contra Roma
Contra Roma
Contra lo jurídico
Contra lo teológico
Contra Roma
Tam-tam de la crítica
Tam-tam moledor
Tam-tam peonza
de pie de espaldas a la tumba
sin dinastía sin obispado
sin tutelares sin paralizadores
sin caricias sin inclinarse
Tam-tam del pecho de la tierra
Tam-tam de los hombres semejantes a puñetazos
Contra Bossuet
Contra el análisis

Oh, dormitorios-búhos de aliento insofocable. Llegan aquí, meidosems agotados, conducidos por el hilo que va de lo femenino al hurto, del nacimiento a la descomposición, de la alegría al lodo, del aire al nitrógeno. / Han venido a parar aquí. Nada hay que añadir.

*

¿Pueden acaso treinta y cuatro lanzas imbricadas componer un ser? Sí, un meidosem. Un meidosem doliente, un meidosem que no sabe ya cómo ponerse, que no sabe ya cómo comportarse, cómo hacer frente, que ya tan sólo sabe ser un meidosem. / Han destruido su "uno".

*

Contra el púlpito
Para romper
Para contrarear
Para contrarrestar
Para apisonar
Para acelerar
Para precipitar
Para demoler
Para desertar
Para reír en medio de las llamas
Para descender
Para descender
Contra el arpa
Contra las hermanas del arpa
Contra los ropajes
Para descender
Para descender

Para descender
Para descender

Contra el Número de Oro.

Grapas del mal, habéis hecho presa aquí. El meidosem, sin embargo, opuso resistencia de inmediato. ¡Ridícula resistencia! Muralla de piel contra dientes de tigre. En fin... por esta vez puede que sea suficiente.

*

Con más brazos que un pulpo, zurcido enteramente de piernas y de manos hasta en el cuello, el meidosem. / No por ello radiante. Todo lo contrario: martirizado, tenso, inquieto y al no encontrar nada importante que le sirva, vigilando, vigilando sin parar, la cabeza constelada de ventosas.

*

Una venda sobre los ojos, una venda bien apretada, cosida al ojo, cayendo inexorable como persiana de hierro abatiéndose sobre la ventana. No obstante, con su venda es con lo que ve. Con todo lo que lleva cosido es con lo que descose y vuelve a coser, con su carencia es con lo que posee, con lo que toma.

*

En su cuerpo encorsetado para sentir el resonante, dirigido hacia un mundo en el que hasta el sudor es sonoro, busca el drama viajero que sin tregua circula en torno a él y a todos sus hermanos meidosems inquietos y que no saben a qué agarrarse.

*

He aquí el nudo indivisible, y es un meidosem. Pura erupción, por lo que él cuenta, pero es un nudo indivisible. / Profundamente, inextricablemente anudado. Su pierna dejando de ser

pierna, si alguna vez lo fue, escoba terminal de un pecho angosto que también deja ver la cuerda y el yute. // ¿Qué ahorcado no habla de liberarse algún día? Incluso las mesas hablan, según se cuenta, de liberarse de sus fibras.

Inventarse personajes fue siempre la manera que tuvo Michaux de evadirse de una realidad que no le gustaba o que le desestabilizaba. A todas luces, no fue diferente en este caso. No obstante, sería imprudente reducir la obra a esto, pues qué duda cabe de que el texto, en su integridad, va mucho más allá de la historia personal. Lejos de ser una “etnografía imaginaria”, *Meidosems* es la expresión de un mundo, el nuestro, despojado de sus apariencias. Los meidosems somos nosotros, contemplados debajo de la piel, reducidos a estados, a nudos, a elasticidad, con impulsos que son trayectorias y estados que son núcleos. El meidosem es, como lo define Bellour, “una síntesis discreta y vaga del ‘otro lado’”, un nombre que unifica procesos, estados y lugares, “un corpóreo-incorpóreo, un cuerpo-alma” originado entre los pliegues, “un nombre para el entre-pliegue”. En el meidosem se pierden las distinciones. Lo sólido es fluido; lo fluido, gaseoso; lo gaseoso, energético, animal. Michaux acostumbra a mirar dentro de las envolturas, más allá de ellas. El mundo que describe traspasa las diferencias que nuestro lenguaje legitima para el común acuerdo de las percepciones. El universo meidosem no es un universo paralelo, ni posible ni imposible, tampoco es una simple metáfora; es este mundo nuestro contemplado a través de una mirada que sabe liberarse de los prejuicios con los que el entendimiento repite y reproduce anticipando la realidad, que sabe no recordar antes de ver, y que posee el don de saberlo expresar.

ÍNDICE

<i>D'ailleurs, comme toutes...</i>	14 (
<i>Et pendant qu'il...</i>	16 (
<i>Immensité déserte...</i>	18 (
<i>L'horloge qui bat...</i>	20 (
<i>Trente-quatre lances...</i>	22 (
<i>Ils prennent la forme...</i>	24 (
<i>L'élasticité extrême...</i>	26 (
<i>Ce troupeau qui vient...</i>	28 (
<i>Sur ses longues jambes...</i>	32 (
<i>Ces centaines de fils...</i>	34 (
<i>Le voilà qui file comme...</i>	36 (
<i>C'est aujourd'hui...</i>	38 (
<i>Dans la glace, les cordons...</i>	40 (
<i>Oh! Elle ne joue pas pour...</i>	42 (
<i>Le Meidosem comme une...</i>	46 (
<i>Elle chante, celle qui...</i>	48 (
<i>Une gale d'étincelles...</i>	50 (
<i>Ils ont mis les gants...</i>	52 (
<i>Un ciel de cuivre le...</i>	54 (
<i>Il plaît et pourtant...</i>	58 (

NOTA A LA EDICIÓN) 7 (

Además, como todas...) 15 (

Y mientras la contempla...) 17 (

Inmensidad desierta...) 19 (

El reloj que marca...) 21 (

¿Pueden acaso treinta y cuatro...) 23 (

Toman forma de burbuja...) 25 (

La extrema elasticidad...) 27 (

Ese rebaño que aquí...) 29 (

Sobre sus largas piernas...) 33 (

Con esos centenares...) 35 (

Helo aquí que pasa...) 37 (

Hoy es la tarde de...) 39 (

En el hielo, las cuerdas...) 41 (

Oh, no juega para reír...) 43 (

El meidosem como...) 47 (

Canta, aquella que...) 49 (

Una sarna de chispas...) 51 (

Se han puesto guantes...) 53 (

Un cielo de cobre...) 55 (

Agrada, y sin embargo...) 59 (

<i>Cette jeune Meidosemme...</i>) 60 (
<i>Danger! Il faut fuir...</i>) 62 (
<i>Si grande que soit...</i>) 64 (
<i>Des coulées d'affection...</i>) 66 (
<i>Le visage qui porte...</i>) 68 (
<i>Organes épars...</i>) 70 (
<i>Plus de bras que...</i>) 72 (
<i>Meidosem, á la tête habitée...</i>) 76 (
<i>Grand, grand Meidosem...</i>) 78 (
<i>La grande lance diagonale...</i>) 80 (
<i>Pas seulement le Christ...</i>) 82 (
<i>Cuisses rondes, buste...</i>) 84 (
<i>Très peu soutenus...</i>) 86 (
<i>Sur un corps mou...</i>) 88 (
<i>Agrafes du mal...</i>) 90 (
<i>Bovin Bouddha de sa...</i>) 92 (
<i>Démons féminins de...</i>) 94 (
<i>D'une berline de l'air...</i>) 98 (
<i>Le voici le noeud...</i>) 100 (
<i>Sphérule contractée...</i>) 102 (
<i>Un nuage ici fait...</i>) 104 (
<i>D'une brume...</i>) 108 (
<i>Profils en forme...</i>) 110 (
<i>Un bandeau sur...</i>) 112 (
<i>Dans son corps...</i>) 114 (
<i>Quand ils ont des...</i>) 118 (
<i>Il lui est sorti du nez...</i>) 120 (
<i>Un jeune Meidosem...</i>) 122 (

<i>Esta joven meidosem...</i>	61 (
<i>¡Peligro! Hay que huir...</i>	63 (
<i>A pesar de ser grande...</i>	65 (
<i>Flujos de afectos...</i>	67 (
<i>El rostro encadenado...</i>	69 (
<i>Órganos esparcidos...</i>	71 (
<i>Con más brazos...</i>	73 (
<i>Meidosem, de cabeza habitada...</i>	77 (
<i>Gran, gran meidosem...</i>	79 (
<i>La gran lanza diagonal...</i>	81 (
<i>Cristo no es el único...</i>	83 (
<i>Muslos redondos...</i>	85 (
<i>Muy poco sostenidos...</i>	87 (
<i>Sobre un cuerpo blando...</i>	89 (
<i>Grapas del mal...</i>	91 (
<i>Bovino Buddha de su bestia...</i>	93 (
<i>Demonios femeninos...</i>	95 (
<i>De una berlina del aire...</i>	99 (
<i>He aquí el nudo indivisible...</i>	101 (
<i>Esférula contraída de cabeza...</i>	103 (
<i>Una nube, aquí, forma...</i>	105 (
<i>De una bruma a una carne...</i>	109 (
<i>Perfiles en forma de reproche...</i>	111 (
<i>Una venda sobre los ojos...</i>	113 (
<i>En su cuerpo encorsetado...</i>	115 (
<i>Cuando tienen preocupaciones...</i>	119 (
<i>Le ha salido de la nariz...</i>	121 (
<i>Un joven meidosem...</i>	123 (

<i>Roche d'âme...</i>) 124 (
<i>Là remontant le...</i>) 126 (
<i>Une souris s'échappe...</i>) 128 (
<i>Il se mue en cascades...</i>) 130 (
<i>Oh dortoirs-hiboux...</i>) 132 (
<i>Meidosem qui s'envole...</i>) 136 (
<i>Les pattes qui le font...</i>) 138 (
<i>Et voici quelques-uns...</i>) 140 (
<i>Il faut le dire...</i>) 142 (
<i>Ici une plaine mamelonne...</i>) 144 (
<i>Une corde dans...</i>) 146 (
<i>Par des plafonds crevés...</i>) 148 (
<i>Ici est le vieux palais...</i>) 150 (
<i>Ici est la ville des...</i>) 154 (
<i>Quel paysage...</i>) 156 (
<i>Pour deviser avec...</i>) 158 (
<i>Il étend la surface...</i>) 160 (
<i>Les tiges montantes...</i>) 162 (
<i>Sur un toit, il y a toujours...</i>) 164 (
<i>Sur une grande pierre...</i>) 168 (
<i>Des ailes sans têtes...</i>) 170 (

<i>Roca de alma.....</i>	125 (
<i>Allí, remontando el río.....</i>	127 (
<i>Un ratón se escapa... ..</i>	129 (
<i>Muda en cascadas.....</i>	131 (
<i>Oh, dormitorios-búhos.....</i>	133 (
<i>Meidosem que alza... ..</i>	137 (
<i>Las patas con las que corre... ..</i>	139 (
<i>Y ahora, algunos... ..</i>	141 (
<i>Hay que decirlo... ..</i>	143 (
<i>Aquí, una llanura ondulada... ..</i>	145 (
<i>Una cuerda dentro de una torre.....</i>	147 (
<i>Por los techos hundidos... ..</i>	149 (
<i>Aquí está el viejo palacio... ..</i>	151 (
<i>Aquí está la ciudad de los muros... ..</i>	155 (
<i>¿A qué paisaje meidosem... ..</i>	157 (
<i>Para otear con los buitres... ..</i>	159 (
<i>Extiende la superficie.....</i>	161 (
<i>Los tallos ascendentes... ..</i>	163 (
<i>En lo alto de un tejado.....</i>	165 (
<i>Sobre una gran piedra pelada... ..</i>	169 (
<i>Alas sin cabezas, sin pájaros... ..</i>	171 (

REDADAS INTERIORES

por <i>Chantal Maillard</i>	175 (
-----------------------------------	-------

ESTA OBRA SE BENEFICIA DEL P. A. P. GARCÍA LORCA,
PROGRAMA DE PUBLICACIÓN DEL SERVICIO DE COOPERACIÓN Y DE ACCIÓN CULTURAL
DE LA EMBAJADA DE FRANCIA EN ESPAÑA
Y DEL MINISTERIO FRANCÉS DE ASUNTOS EXTERIORES

Las imágenes de este libro se reproducen
con permiso de Gallimard
y gracias a la gentileza de la
Galería de arte madrileña Elvira González,
que puso a disposición de la editorial
un ejemplar de la primera edición de la obra.

Primera edición: septiembre de 2003

Título de la edición original en lengua francesa:

Meïdosesms

© DE LA TRADUCCIÓN Y DE "REDADES INTERIORES": CHANTAL MAILLARD, 2008

© EDITIONS GALLIMARD 1972

ILUSTRACIONES: HENRI MICHOUX

© DE ESTA EDICIÓN, PRE-TEXTOS, 2008

LUIS SANTÁNCHEL, 10
46005 VALENCIA
www.pre-textos.com

IMPRESO EN ESPAÑA
ISBN: 978-84-8191-899-1 • DEPÓSITO LEGAL: S-1.184-2008

DISEÑO DE LA COLECCIÓN: ANDRÉS TRAPIELLO Y ALFONSO MELÉNDEZ
AL CUIDADO DE LA EDICIÓN: MANUEL RAMÍREZ

La reproducción total o parcial de este libro, no autorizada por los editores, viola derechos reservados.
Cualquier utilización debe ser previamente solicitada.

Fuente: Henri Michaux

IMPRENTA KADMOS

ACABÓSE DE IMPRIMIR ESTE LIBRO
EL DÍA 3 DE SEPTIEMBRE DE 2008

